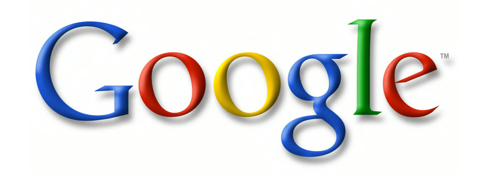


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

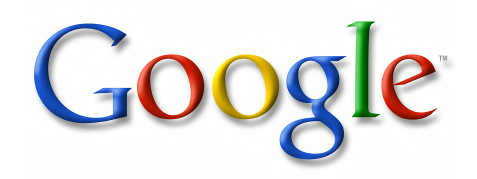
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

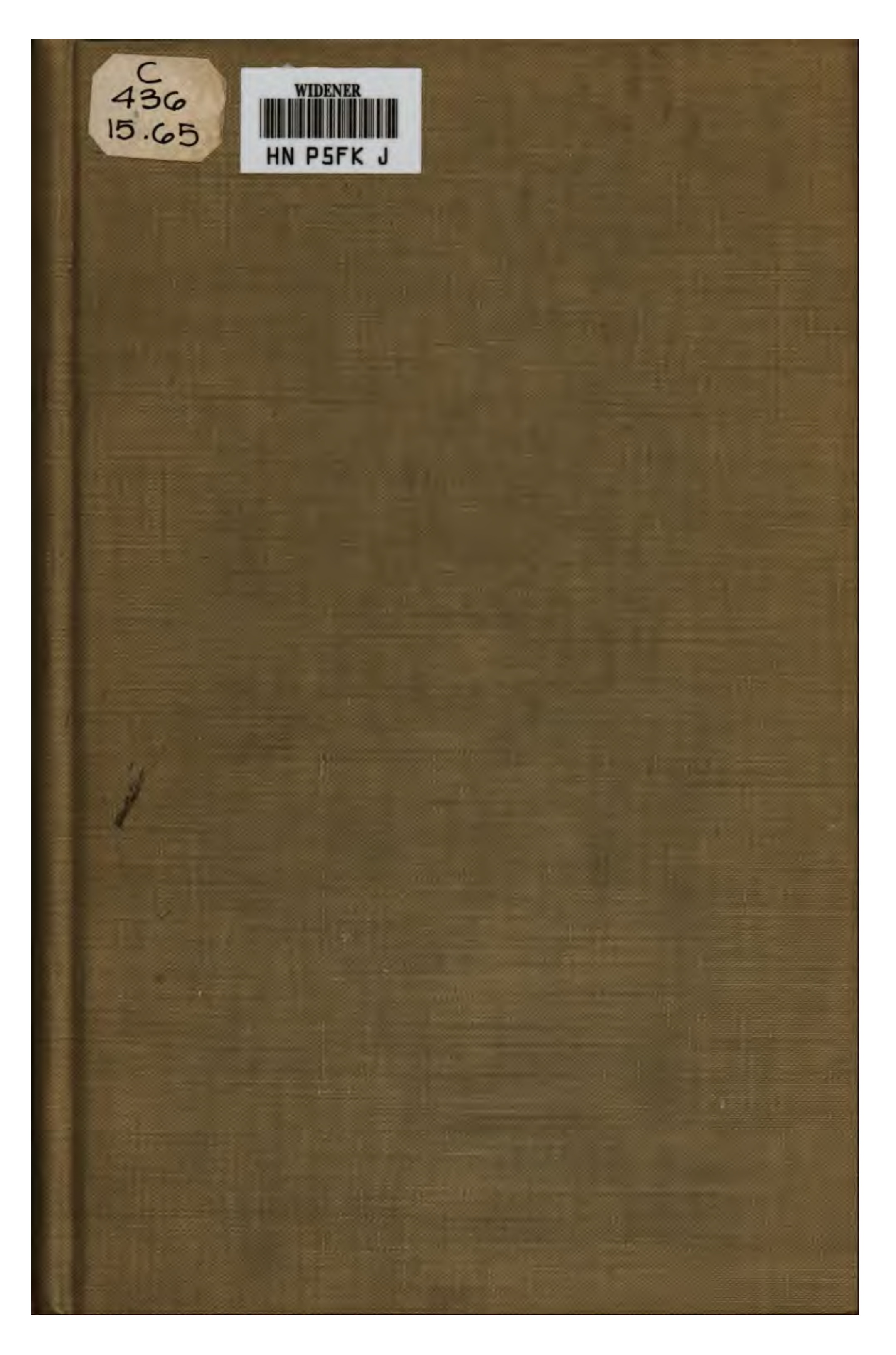
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


C
436
15.65
WIDENER
HN P5FK J

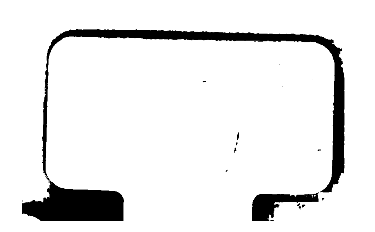
C 436.15.65



HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE

PURCHASED APRIL, 1927



L'INTÉRIEUR

DE

SAINT-ACHEUL.

*

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

*

- 0

L'INTÉRIEUR

DE

SAINT-ACHEUL

PEINT

PAR M. LE COMTE DE *,**

L'UN DE SES ANCIENS ÉLÈVES.

Gâtent jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance.
LA FONTAINE.

PARIS

DELANGLE FRÈRES,

ÉDITEURS-LIBRAIRES,

RUE DU BATTOIR-SAINT-ANDRÉ, N. 19.

M. DCCC XXVIII.

C 436.15.65

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE
APRIL, 1927

INTRODUCTION.

Les jésuites n'auraient fait qu'un demi-mal à la France, s'ils s'étaient contentés de lui donner des missionnaires, des livres mystiques et des congrégations. Ils auraient sans doute excité des murmures, corrompu des esprits faibles, et retardé, autant qu'il était en eux, le progrès des lumières; mais l'avenir au moins serait resté intact; le mal causé par eux aurait été momentané et dépendant de leur existence. Eux chassés, quelques années auraient emporté leurs adeptes : de jeunes ultramontains ne seraient pas venus remplacer les ultramontains morts de vieillesse; diminuant chaque jour, ils auraient insensiblement disparu

comme une armée qui ne se recrute pas : mais il n'en devait pas être ainsi.

Les petits séminaires dispersés sur la surface de la France y versent tous les ans plusieurs milliers de jeunes gens endoctrinés, enrégimentés, ayant devant eux quarante ou cinquante ans de vie, et dressés avec soin à faire pendant tout ce temps le plus de mal possible à leurs concitoyens. Ces jeunes gens ne sont pas individuellement obscurs, et sans influence comme, par exemple, les boursiers des colléges; ils ne rempliront point un jour les fonctions de clercs de procureurs ou de magisters de village. Divisés en deux classes, les uns ont de la fortune, de la naissance, et figureront tôt ou tard dans les hautes charges de la magistrature et de l'armée, ou dans l'une de nos assemblées législatives; les autres, pauvres et tirés de la classe populaire, élevés avec l'argent des premiers, fourniront à l'Église des prêtres nourris du pain et des maximes

des jésuites, ne devant rien à l'État pour le bienfait de leur éducation, et attachés à leurs instituteurs par le triple lien de la reconnaissance, de la superstition et de l'intérêt. Ces derniers portaient à Saint-Acheul le nom générique d'abbés: ce mot signifie *élevé gratis, se destinant à la prêtrise et à la dévotion des Pères, pour surveiller publiquement ou clandestinement tous les élèves;* car c'est avec ce service que les abbés paient leur pension. Moitié élèves, moitié maîtres, ils sont chargés d'une demi-surveillance que la plupart n'approuvent pas, et qui ne les exempte pas des punitions. Ils emploient une de leurs mains à recevoir des férules et l'autre à en donner, et se préparent au plus saint et au plus vénérable des ministères, en remplissant les ignobles fonctions d'espion et de délateur. Mais n'anticipons point.

Indépendamment des accroissemens visibles que prennent les jésuites lorsque,

par exemple, ils fondent un établissement, il y a d'autres empiétemens sourds et partiels qui ne font pas de bruit, et n'en sont pas moins réels pour être inaperçus. Saint-Acheul, il y a peu d'années, avait huit cents élèves; il en a maintenant douze cent cinquante. Ils n'ont pas obtenu un nouveau collége, mais ils ont prodigieusement agrandi l'ancien, ce qui revient précisément au même.

Un auteur célèbre [1] dit qu'en arrivant dans une colonie nouvelle, les Espagnols commencent par y bâtir une église, les Français une salle de spectacle, les Anglais une taverne; pour les jésuites, ils fondent tout d'abord un petit séminaire; c'est leur

[1] M. le vicomte de Châteaubriand. Voici la phrase extraite de l'*Itinéraire à Jérusalem* : « Le caractère na- » tional ne peut s'effacer : nos marins disent que, dans » les colonies nouvelles, les Espagnols commencent » par bâtir une église, les Anglais une taverne, et les » Français un fort; et j'ajoute une salle de bal. » (*Note de l'Éditeur.*)

prise de possession; c'est le drapeau qu'ils plantent sur le rivage; ils procèdent ensuite à l'envahissement du pays; ils ont débuté par-là en France, et semblables à cette hydre de la fable, qui traînait sept queues après elle, ces modestes établissemens ont amené à leur suite les congrégations, les confréries, la bande de l'abbé Guyon ; et aujourd'hui comme *la lice dont les petits sont devenus forts*, ils défendent, en montrant les dents, ce qu'on leur a prêté, parce qu'ils le demandaient à genoux.

Ce n'est pas sans motif qu'ils ont adopté cette marche; des avantages réels les y ont déterminés. Leurs colléges leur fournissent le vivre et le couvert; ils s'y recrutent de tous les jeunes gens chez qui ils trouvent des moyens et de l'argent, et qu'ils parviennent à séduire; ils y vivent dans une sécurité profonde; et comme personne n'inspecte ce qu'ils y font, les lois qu'ils sont obligés d'ordinaire de faire semblant de

respecter, deviennent entièrement nulles pour eux dans l'enceinte de leurs murailles. Ils y établissent des écoles de théologie, ce qui leur est expressément défendu; ils y poussent à l'apostasie les enfans des diverses communions chrétiennes que leurs parens ont eu la sottise de leur confier : ils y défigurent à loisir la religion catholique; et comme rien ne transpire de ces maisons qu'avec leur permission, ils couvrent d'une ombre impénétrable tout ce qu'il leur importe de cacher.

J'ai pensé qu'il serait utile de donner aux pères de famille, sur l'éducation jésuitique et sur la police intérieure de leurs colléges, quelques détails qu'ils ignorent sans doute, puisqu'ils y envoient leurs enfans [1].

[1] En partant pour les colonies, et en nous confiant la publication de son volume, M. le comte de *** ne pouvait savoir que la commission des petits séminaires réunie à l'Archevêché de Paris, vient de décider que les jésuites et les établissemens qu'ils dirigent *n'ont rien de contraire*

J'ai eu le malheur d'être mis en pension à Saint-Acheul, et d'y passer plusieurs années à apprendre les pratiques monacales et à me creuser le cerveau pour comprendre leurs billevesées. Qu'au moins mon expérience soit utile à d'autres : j'ai peu l'habitude d'écrire, mais cette considération ne m'arrêtera pas ; mon intention n'est pas de me faire une réputation littéraire, mais de tracer un tableau que je crois pouvoir être utile à quelques-uns. La vérité mal exprimée n'en sera pas moins la vérité.

aux lois de l'État ; que cette décision a été rendue, dit on, à une majorité de *cinq* voix contre *quatre ;* que la majorité aurait été formée de MM. l'Archevêque de Paris, l'Archevêque d'Alby, de Courville, secrétaire général du ministère des affaires ecclésiastiques, de La Bourdonnaye et Alexis de Noailles, députés ; et que la minorité se composerait de MM. le premier président Séguier, vicomte Lainé, baron Mounier et Dupin aîné, avocat. Nous aimons à penser que le livre de M. le comte de *** pourra servir à fortifier l'opinion, déjà si respectable, des quatre honorables membres formant la minorité. Nous doutons qu'il fasse changer l'opinion de Messieurs de la majorité. (*Note de l'Éditeur.*)

Les vices de l'éducation jésuitique sont radicaux et irrémédiables : ils peuvent être palliés momentanément quand la force des choses l'exige ; il est impossible qu'ils soient détruits. L'esprit de la société est tel que si Loyola, Lainez et Aquaviva venaient en reprendre les rênes, elle s'écrierait : Rien n'est changé ; il n'y a que trois jésuites de plus. L'immuabilité des sentimens des jésuites a été irrévocablement prouvée le jour où placés par les rois et les papes réunis entre de légers changemens et une dissolution totale, ils répondirent fièrement : *Sint ut sunt aut non sint* [1] ; mot aussi sublime qu'effrayant, et que les jésuites d'aujourd'hui citent encore avec orgueil.

Au reste, je ne veux pas m'étendre sur un sujet qui n'est pas le mien. Si quelqu'un pense que les jésuites peuvent chan-

[1] Qu'ils soient tels qu'ils sont ou qu'ils n'existent plus.

ger, je le prie de lire avec soin leurs constitutions[1], leurs ouvrages, l'histoire de leur ordre.

[1] Voici un fragment curieux de cette indigne Charte jésuitique : « N'oublions rien pour remplir ce qu'exige » de nous l'obéissance que nous avons vouée d'abord au » souverain pontife, ensuite aux supérieurs de la « société. Dans toutes les circonstances auxquelles peut » s'étendre l'obéissance sans blesser la charité, c'est-à- » dire lorsque le péché n'est pas manifeste, soyons prompts » à respecter sa voix, comme si nous entendions celle du » Seigneur; abandonnons tout pour obéir, n'achevons » pas même une lettre que nous aurions commencée; » que la sainte obéissance soit parfaite chez nous, dans » l'exécution, dans la volonté et dans l'*intellect;* exécu- » tons avec la plus grande célérité, avec joie et persévé- » rance, tout ce que l'on nous ordonne, persuadés qu'on » ne nous commande que des choses justes; qu'une » aveugle obéissance nous fasse renoncer à notre façon » de penser et à *nos jugemens*, et cela dans tout ce que » demande le supérieur. Que chacun se persuade que » ceux qui veulent vivre sous l'obéissance, doivent se » laisser conduire et porter par leurs supérieurs, minis- » tres de la divine Providence, *comme un cadavre que » l'on peut tourner où l'on veut, et manier selon qu'il » plaît; ou comme le bâton d'un vieillard qui obéit en » tout et partout à la main de celui qui le tient.* » (*Note de l'Éditeur.*)

» empresseriez de le dénoncer sans doute;
» à combien plus forte raison ne devez-
» vous pas démasquer ces empoisonneurs
» d'ames, qui sont cent fois plus perni-
» cieux! A Dieu ne plaise que nous veuil-
» lions justifier le premier! mais il ne ferait,
» après tout, qu'avancer de quelques ins-
» tans la destruction de ce corps périssa-
» ble qui, tôt ou tard, sera la proie des
» vers. Les seconds attaquent cet être pur
» et immortel que Dieu a créé à son image.
» Mes chers enfans, vous ne devez pas
» seulement regarder comme d'affreux em-
» poisonneurs ceux qui s'attaquent aux
» mœurs ou cherchent à propager le venin
» de l'impiété. Il est d'autres séducteurs
» plus nuisibles, par cela même qu'ils sont
» moins méchans; ce sont ceux qui, à
» chaque instant de leur vie, donnent le
» mauvais exemple dans les petites choses.
» Vous repousseriez avec horreur la pro-
» position d'un crime; vous voyez, sans
» effroi, des jeunes gens violer la règle de

» la maison, rompre le silence qu'on ne
» vous impose jamais sans motifs, intro-
» duire par pure gourmandise des comes-
» tibles défendus, ou se laisser aller à la
» colère au point de se frapper les uns les
» autres. Voilà, cependant, voilà les fautes
» que vous devez surtout prévenir en les
» découvrant dès qu'elles se commettent;
» *car quiconque n'empêche pas le mal*
» *qu'il peut empêcher, s'en rend en*
» *partie coupable, et en rendra compte*
» *au jugement dernier*[1]. »

En attendant le jugement dernier et les peines qui devaient en être la suite, ils donnaient de sévères à-comptes à quiconque commettait le péché de non-révélation.

4°. Enfin, le travestissement de la religion catholique. Au lieu d'une religion d'amour et de confiance que nous enseigne

[1] Principe fécond en conséquences, l'inquisition en découle de source.

l'Écriture, ils nous font une religion toute de supplices et de terreurs; au lieu d'une religion toute tournée vers les actions utiles aux hommes, ils nous en donnent une vide d'œuvres et consistant uniquement en misérables et ridicules pratiques : ils ont substitué à cette belle et sublime religion catholique une espèce de farce bizarre, impraticable, propre seulement à les rendre maîtres des ames pieuses; mêlant soigneusement le spirituel et le temporel, ils s'appuient sur l'un pour arriver à l'autre; ils ont fait de la religion une bride pour diriger les peuples; enfin, ils possèdent à fond et répandent le plus possible cette charité ingénieuse et ardente qui s'occupe des affaires du prochain au moins autant que des siennes propres, et qui, dans son zèle apostolique, vous ferait brûler ou pendre pour votre bien et celui de la sainte Eglise.

C'est à l'un de ces quatre chefs d'accusation que se rapporteront tous les détails

dans lesquels je vais entrer. Plusieurs pourront paraître minutieux ; je n'ai pas cru pour cela devoir les supprimer. Les points saillans sont toujours rares ; c'est d'une suite continuelle de petites choses que se compose ce que l'on appelle l'Esprit de la Compagnie de Jésus.

L'INTÉRIEUR

DE

SAINT-ACHEUL.

CHAPITRE PREMIER.

PRATIQUES DE DÉVOTION ORDONNÉES.

Le premier acte de la journée, le réveil, est empreint de la teinte mystique qui s'étend sur tout.

Les éveilleurs parcourent les dortoirs en criant à l'oreille de chaque élève profondément endormi : *Benedicamus Domino*. Agréablement surpris par cette interpellation, celui-ci doit en témoigner à l'instant sa satisfaction et répondre : *Deo gratias !*

Outre la messe de chaque jour et les prières du matin et du soir, nous en faisions encore

pour les récréations, les études, les classes, les repas, les congés. Soit que nous voulussions manger ou boire, dormir ou veiller, tousser ou cracher, remuer ou rester tranquilles, il fallait préalablement prier Dieu. Nos momens étaient remplis par le *chapelet*, l'*angelus* , la *bénédiction* et vingt autres exercices non moins utiles. Je n'en ferai pas le détail fastidieux, je me contenterai de dire que les jours de grandes fêtes nous passions, de compte fait, plus de neuf heures à l'église. Comme cela est instructif pour des marmots de dix ou douze ans ! Comme cette marche est propre à leur inspirer l'amour de la religion, à la leur faire trouver douce et facile !

Je ne pense pas comme J.-J. Rousseau qu'il faille laisser les hommes ignorer jusqu'à quinze ans qu'il existe un Dieu, mais je pense qu'il est inutile dans le premier âge de les écraser de pratiques de dévotion qu'ils ne peuvent que trouver très-ennuyeuses; comment veut-on qu'un enfant reste attentif pendant neuf heures de la journée aux prières latines qu'il entend réciter ou chanter, et qu'il prenne goût à de semblables exercices ? Ils ne sont propres qu'à l'éloigner de la religion lorsqu'on lui a fait

croire que c'est là véritablement la religion.

On pensera peut-être que les jésuites une fois décidés à consacrer chaque jour aux exer cices religieux auraient pu en choisir d'autres plus profitables; vous croyez que les momens de leurs élèves, ces momens précieux qui ne reviennent plus, auraient pu être employés à autre chose qu'à défiler les grains d'un *rosaire* et à marmoter des *Ave-Maria?* Ne jugez pas légèrement, ce n'est pas sans avoir réfléchi que les jésuites se sont décidés. Les instructions religieuses qui auraient rempli juste le même laps de temps, auraient offert plus d'avantages, mais incomparablement encore plus d'inconvéniens. Aucune étude n'aurait remplacé l'innocent chapelet. Si les jésuites avaient, par exemple, indiqué d'une manière précise les bornes du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, s'ils avaient dit les déplorables calamités que leur confusion a produites, ils en auraient prévenu le retour, mais ils auraient détruit ce vague précieux dans lequel ils aiment à nous voir errer, ils se seraient ôté le moyen d'éloigner ou de rapprocher suivant les circonstances ces limites flottantes et incertaines que l'esprit du siècle pousse aujourd'hui sur le terrain des

jésuites, mais que ceux-ci espèrent bien un jour repousser plus loin qu'elles n'étaient auparavant.

S'ils avaient appris à leurs élèves l'origine et les opinions hétérodoxes des cultes protestans, les principales objections qu'ils opposent au culte catholique et les réfutations victorieuses que leur renvoie celui-ci, un homme sorti de leur école aurait pu raisonner et défendre sa croyance. Il ne serait point embarrassé et confondu par des dissidens instruits à qui il ne peut répondre autre chose sinon qu'il croit parce que l'Eglise a parlé, réponse péremptoire quand on parle à des catholiques, mais qui fait sourire de pitié ceux qui ne le sont pas. Les hommes une fois munis de cette instruction, n'éprouveraient plus le besoin quotidien d'être dirigés, ils connaîtraient leurs devoirs et les rempliraient d'eux-mêmes sans demander perpétuellement des conseils; or, apprendre aux gens à voler de leurs propres ailes n'a jamais été la méthode des jésuites; ils veulent du zèle, de l'ardeur et point de lumières. Ils doivent tenir le gouvernail et ne demandent à leur équipage que des efforts aveugles. Ainsi en exaltant par tous les moyens

possibles l'imagination et la ferveur des élèves, ils ne leur donnaient en matière de religion qu'une instruction excessivement bornée; en matière de dévotion au contraire, en fait de petites pratiques et d'observances minutieuses, ils enseignaient des choses que je ne crois pas qu'on apprenne ailleurs que là. Par exemple à la messe ils nous faisaient par respect ôter nos gants au moment de l'élévation; je pense qu'ils sont les premiers qui se soient servis de cette façon nouvelle d'honorer Dieu.

La communion pascale était libre, chacun pouvait s'en dispenser; la confession, au contraire, était exigée tous les mois, et nous étions forcés d'en apporter des billets; on ne saurait prendre trop tôt de bonnes habitudes. D'ailleurs on verra plus tard comment ils tirent de la confession des lumières précieuses et quel usage ils en font.

---

uns se privaient d'un plat à dîner, pratique dont l'économe du séminaire ne se lassait pas de vanter l'excellence singulière; les autres ôtaient leurs gants ou leurs chapeaux pendant l'hiver. D'autres se levaient une demi-heure avant leurs condisciples pour méditer sur les choses du salut. D'autres faisaient douze fois le tour de la cour en l'honneur des douze apôtres, ou sept fois pour les sept sacremens [1]; d'autres par humilité balayaient les escaliers, ce qui épargnait aux jésuites la peine de payer des valets. D'autres châtiaient leur chair plus directement encore, et la discipline (le croirait-on!) armait la main de ces capucins imberbes. Je crois que souvent elle y demeurait oisive, ou qu'à l'exemple de Sancho-Pança ils frappaient à tour de bras sur les arbres et les murailles; ils n'en retiraient pas pour cela moins d'honneur, et les jésuites émerveillés s'écriaient: « Les Dieux n'ont pas encore ré» solu la destruction de Troie puisqu'ils lui » envoient de tels appuis et de tels exemples. »

[1] C'est probablement à cette école qu'avait été formé le comte de Frise qui avait trois maîtresses en l'honneur de la Sainte-Trinité.

Ils ne savaient qu'imaginer pour renouveler dans le courant de l'année la ferveur attiédie des élèves. Plusieurs époques étaient sanctifiées par des retraites, durant lesquelles, toute espèce d'étude et de travail cessant, on ne s'occupait absolument que de prier Dieu. La plus longue de ces retraites était placée au moment du carnaval. On voulait par-là réparer autant que possible les outrages que Dieu essuie durant ce temps malheureux, et qu'il devait les années suivantes essuyer peut-être d'un grand nombre d'entre nous. De plus, quand on veut afficher un sentiment quelconque, il est bon de faire autrement que tout le monde et de pleurer quand les autres rient. Diogène n'entrait jamais au théâtre que lorsque la foule en sortait.

Le jour de Noël, les jésuites mettaient dans l'église le petit Jésus et sa crêche, et les élèves qui avaient une réputation à conserver, allaient déposer devant lui une partie ou la totalité de leur dessert. A la fin du repas, on voyait circuler en guise de tronc, des assiettes sur lesquelles chacun faisait rouler avec attention un pruneau ou une noix. On confiait ces fruits délicieux à un homme d'une intégrité éprouvée,

et ils étaient déposés aux pieds de Jésus qui quelque jour les rendra au centuple. Ceux qui craignaient que leur offrande ne fût pas assez remarquée de cette manière en employaient une autre. Ils attendaient que toute la gent dévote fût réunie à l'église, après le repas; alors ils s'avançaient avec fracas, fendaient la foule, déposaient leur noix, et tombant aussitôt à genoux, ils ressemblaient aux mages, adorant l'enfant Jésus, après lui avoir fait des présens.

Ces fruits ainsi offerts fournissaient une scène d'un autre genre, qui ouvrait un beau champ à l'étalage de la dévotion; on les vendait à l'enchère au profit des pauvres, et cette vente produisait des sommes énormes. J'ai vu quelquefois une orange monter au-dessus de vingt-cinq francs. Quel motif faisait pousser cette enchère? Ce n'était pas le désir de manger un fruit qui eût coûté ailleurs la cinquantième partie du prix? Ce n'était pas le désir de donner vingt-cinq francs aux pauvres, puisque rien n'empêchait de les donner à la quête. Ce n'était donc que le calcul de la vanité et le désir hypocrite de se faire croire très-dévot.

La nuit amenait d'autres dangers, car l'es-

prit immonde rôde dans les ténèbres, *quærens leo quem devoret.* Il existait plusieurs moyens de se mettre en garde contre lui, et d'amortir cet aiguillon de la chair qui souvent se plaît à piquer les saints. D'après l'avis de leur confesseur, les uns se couchaient sur le dos, croisaient leurs mains sur la poitrine, et, dans cette posture gênée, récitaient neuf *Pater* et neuf *Ave.* Les autres plaçaient sous la partie la plus pesante de leur individu, une large brique, dont la dureté servait merveilleusement à distraire leur imagination. Il y a maintenant à Paris un petit homme à moustaches qui pourrait bien, s'il voulait, nous donner des détails sur les effets de cette brique.

Il se pratiquait certainement une foule de mortifications bizarres, que je n'ai pas soupçonnées, et, parmi celles que j'ai connues, je ne cite, pour abréger, que quelques-unes des plus remarquables. Que l'on me passe encore une pratique, qui me paraît démontrer assez bien comme les jésuites visaient toujours à frapper l'imagination. Une bonne mort, nous disait-on, est une chose si précieuse, qu'il faut songer de longue main à se la procurer. L'homme qui pourrait mourir plusieurs fois de suite, fi-

nirait par mourir parfaitement bien : comme après un long exercice, le forgeron bat parfaitement le fer, c'était pour acquérir cette précieuse habitude qu'on nous faisait faire la *préparation à la mort.* Un élève se levait le matin, frais, gaillard, bien portant, et se disait : « Voici le dernier jour de ma vie. Ce soleil » qui se lève aujourd'hui pour moi, demain » ne me retrouvera plus. Je n'ai plus que douze » heures à vivre, que me reste-t-il de mes » plaisirs criminels ? Rien. Ai-je gagné quel- » que chose à avoir enfreint la loi de Dieu ? » Oh ! s'il me laissait recommencer mon exis- » tence, comme je prendrais une autre route ! » comme je chercherais à mieux faire ! comme » toutes mes pensées tendraient à m'adoucir » l'horreur de ce dernier moment ! Mais, re- » grets superflus ! mes jours sont comptés, ma » carrière est terminée, et je vais en rendre » compte ! Je reçois pour la dernière fois les » saints sacremens de la pénitence et de l'eucha- » ristie. Je converse pour la dernière fois avec » mes amis : voilà que le soleil se couche, je » ne dois plus le voir se lever. » Tout était transformé aux yeux du mourant. Son lit lui paraissait un cercueil, et ses amis des fos-

soyeurs. Il s'étendait sous le drap, qu'il prenait sans doute pour un funèbre linceul, et s'endormait d'un sommeil éternel qui durait jusqu'au lendemain.

CHAPITRE III.

SUITE DES PRATIQUES DE DÉVOTION.

Grand-Livre pour un *Credo*. — Cœur d'or, vaste et creux. — Arsenal de la pénitence, haires, cilices. — Coudières, poignets et genouillères hérissés de pointes.

L'on a ignoré jusqu'ici, et je crains qu'on ignore long-temps encore, si Marie a été conçue avec ou sans la tache du péché originel. De savans hommes ont souvent débattu ce point délicat, et fini leur discussion comme on les finit presque toutes, c'est-à-dire en demeurant, chacun de son côté, bien persuadé qu'il avait raison. Les uns prétendaient que toutes les filles d'Ève naissant avec la tache originelle, Marie n'a pu éviter cette légère et courte souillure. Les autres s'indignaient à la seule pensée de la mère de Dieu, souillée d'une faute quelconque. Comme la connaissance de

cette vérité n'est ni nécessaire, ni même utile au salut, les uns et les autres auraient pu, je crois, se mettre l'esprit en repos là-dessus, et, pour tout ce qui concerne l'honneur de Marie, s'en rapporter à la sagesse de Dieu qui, sans doute, a fait les choses pour le mieux. Mais non, il a fallu peser les raisons pour et contre, qui avaient dû influencer la résolution du Seigneur; il a fallu se disputer à toute outrance, et dicter à Dieu la conduite qu'il aurait dû tenir. Les jésuites n'ont pas été les moins ardens dans ce conflit, et ils se sont déclarés partisans de la conception immaculée. Si cette opinion leur est agréable, ils peuvent la conserver, je ne crois pas qu'elle soit en rien contraire aux lois de l'État; mais ce que je crois contraire au bon ordre, c'est qu'ils fassent de cela à leurs élèves une affaire capitale; c'est qu'ils leur prêchent, qu'ils leur prouvent, à leur manière, la conception immaculée, enfin, qu'ils leur fassent signer qu'ils y croient. Tous les ans, à la même époque, un grand livre était déposé sur l'autel; au haut de la page étaient écrits ces mots : *Je crois que Marie a été conçue sans péché*, et nous allions, les uns après les autres, signer au bas de cette page. Nous n'étions pas

précisément forcés de le faire, mais ceux qui s'en dispensaient étaient notés, et au premier devoir négligé, on les faisait repentir de n'avoir pas cru à l'immaculée conception de la Vierge. C'était Clovis et le soldat de Soissons[1].

N'est-ce pas vouloir absolument réveiller l'esprit de secte, que de fixer l'attention des

[1] On sait d'ailleurs ce qu'il en coûta en 1710, à de saintes filles de Port-Royal, pour n'avoir pas voulu signer que cinq propositions condamnées se trouvaient dans un gros livre latin d'un évêque étranger, qu'elles ne pouvaient comprendre. Une telle obligation imposée à de modestes et pieuses cénobites trouvera place, en tout temps, dans les archives d'un absurde délire. Elles eurent pourtant le courage de résister; et à cette occasion, Euphémine, sœur du célèbre Pascal, écrivait : « Quand les évêques ont des courages de filles, il convient que les filles aient des courages d'évêques. » On le leur fit bien voir. Les religieuses de Port-Royal, arrachées de leur demeure, furent dispersées; elles subirent leur sort sans murmurer; et, comme si les murailles étaient complices des torts qu'on leur imputait, on démolit cette immense et magnifique thébaïde française, après avoir tout pillé, profané les tombeaux et livré aux chiens les lambeaux des corps à demi-consumés!! (*Note de l'Éditeur.*)

jeunes gens sur de semblables sujets ? Si on nous eût fait signer le dogme de l'incarnation, ou de l'immortalité de l'ame, on aurait eu pour but de faire de nous des chrétiens plus fermes ; mais ce qu'on ne faisait point pour les mystères fondamentaux de notre religion, on le faisait pour une opinion débattue il y a cent cinquante ans, entre quelques sectaires, et aujourd'hui si oubliée, qu'un grand nombre de gens instruits ignorent qu'on s'est disputé là-dessus. Les jésuites étaient bien aises de nous faire entrer dans leurs petites querelles, dans leurs petites passions; de plus, comme les preuves qu'ils donnaient, n'étaient ni assez fortes, ni assez développées, nous signions à peu près sur leur parole, et c'était un grand point de nous accoutumer à jurer comme les Pythagoriciens, *in verba magistri*[1].

A l'une des fêtes de la sainte Vierge, on suspendait à sa statue un cœur d'or assez vaste et creux. Ceux qui voulaient obtenir d'elle quelques faveurs spéciales, écrivaient sur de petits rouleaux de papier ce dont ils avaient besoin. Ils enfermaient ces rouleaux dans le

[1] Sur la parole du maître.

cœur de la Vierge qui rarement manquait de les exaucer. Lorsqu'on supposait qu'elle avait eu le temps de prendre connaissance de toutes ces demandes, on les retirait du cœur pour faire place aux billets des élèves d'une autre classe. Quelle idée extravagante, d'écrire aux saints comme s'ils n'entendaient pas nos oraisons mentales ! Mais ce n'est pas tout, et j'ai toujours soupçonné qu'il y avait là-dessous plus que de l'extravagance. Les jésuites ne sont pas scrupuleux sur le choix de leurs moyens : c'étaient eux qui enlevaient du cœur les billets qui ne reparaissaient point et qu'on nous disait brûlés; j'ai cru et je crois qu'ils les prenaient pour les lire, et surprendre ainsi les secrets les plus cachés de la conscience de leurs élèves. Bien que les billets ne fussent pas signés, rien n'était plus facile que de savoir d'où ils venaient : les classes arrivant l'une après l'autre, et dans chacune d'elles plusieurs élèves se dispensant d'écrire des billets, leur nombre se trouvait restreint. Supposez qu'il y en eût soixante, ou quatre-vingts ou cent, on pouvait facilement comparer et reconnaître les écritures, on voyait quels étaient les tièdes qui négligeaient ces moyens de salut; on

voyait de quelles grâces les fervens avaient spécialement besoin. Je trouve que ce calcul était un abus de confiance atroce ; mais quelle autre intention avaient les jésuites ? Si vous ne les en supposez pas capables, vous les supposerez du moins fous.

Les Pères devaient à leurs élèves l'exemple de la mortification ; aussi il y avait chez chacun d'eux une collection complète de haires, de cilices et d'autres instrumens de pénitence. Ils avaient soin de les laisser voir pour l'édification du public. J'ai vu souvent des disciplines de cuir noué et tressé, j'en ai vu d'autres de gros fil de fer tortillé et hérissé de mille pointes ; celles-ci devaient faire jaillir le sang chaque fois qu'on s'en servait, mais peut-être ne s'en servait-on pas souvent ; elles étaient ordinairement rouillées, et on laissait entendre qu'elles l'étaient par le sang. C'était peut-être vrai, mais à défaut de sang de l'eau pouvait les rouiller de même. Il y avait des coudières et des poignets hérissés de pointes du côté de la peau ; il y avait des genouillères semblables, et les jours, comme le Vendredi-Saint, par exemple, où l'on employait à la fois tous ces instrumens, on voyait les jésuites agenouillés,

ne pouvant s'appuyer ni sur l'un ni sur l'autre de leurs genoux, et se remuant en tous sens comme ces oiseaux danseurs qu'on a posés sur de la tôle chauffée. Quelques-uns sans doute avaient mis leurs genouillères dans leurs poches, mais la sympathie ou l'hypocrisie les agitait aussi fortement que les autres.

CHAPITRE IV.

BIBLIOTHÈQUE DE SAINT-ACHEUL.

Pastor Corydon. — Sauvages barbouillés d'encre. — Voyage du nommé Chrétien au pays de Volupté. — Saint Siméon Stylite à cloche-pied. — Seringues spirituelles pour les ames constipées en dévotion.

Un écrivain célèbre a dit qu'on pouvait juger d'un homme à l'inspection de sa bibliothèque. Un coup-d'œil jeté sur celle de Saint-Acheul ne sera peut-être pas sans intérêt. Les lectures influent puissamment sur l'esprit des hommes; d'après celles que les jésuites donnaient à leurs élèves, on peut donc juger l'esprit qu'ils voulaient leur inspirer. Je n'ai point examiné cette bibliothèque à fond. Si je l'avais fait, j'aurais sans doute bien plus de choses à dire, mais alors je ne pensais guère que je dusse un jour écrire contre l'enseignement jésuitique. Je dis seulement ce que j'ai vu et retenu par hasard.

Ce qui frappait tout d'abord la vue aussitôt

qu'on ouvrait un livre, c'étaient de longues bandes de papier collées sur les feuillets et couvrant quelquefois un mot, quelquefois une ligne, quelquefois plusieurs pages de suite. Ces cartons [1] attestaient plutôt le zèle que le discernement de ceux qui les avaient placés. Ces censeurs, armés de colle et de papier au lieu de ciseaux, laissaient dans Virgile le quatrième livre de l'Enéide et le *Formosum pastor Corydon*. Ils laissaient dans Horace ce demi-vers instructif pour des écoliers:..

Expecto totâ dum nocte puellum [2].

En revanche ils effaçaient des choses où personne autre qu'eux n'aurait pu soupçonner du mal. Ainsi, il y avait compensation.

Lorsqu'il se présentait une histoire qui ne leur semblait pas de recette, au lieu de la retrancher tout-à-fait, ils en laissaient subsister

[1] Le jésuite fait mieux que de cartonner un livre. Voici ce que disait François Pithou, le plus savant homme de son temps : « Tous les écrits des Saints Pères » imprimés à Rome ne valent rien ; ils sont altérés dans » les textes. » Et il ajoute : « Tout ce que font imprimer les » jésuites est corrompu. » (*Note de l'Editeur.*)

[2] Je passai toute la nuit à attendre un petit garçon.

les trois premiers quarts, comme pour donner envie de connaître le quatrième, mais celui-ci était masqué, et chacun se mettait à commenter le livre, et à chercher quel était l'événement probable. Cet exercice était admirable pour développer l'imagination des jeunes gens et lui donner une tournure licencieuse en leur faisant chercher du mal dans les objets les plus innocens. J'ai souvent décartonné les ouvrages, et j'ai trouvé les choses les plus simples et les plus insignifiantes soigneusement cachées, comme si on l'avait fait exprès pour faire travailler les jeunes cerveaux. Un jour entre autres j'ai enlevé un très-petit carton placé sur une page des *Tombeaux d'Hervey*. C'était un portrait du Sommeil où se trouvait cette phrase : « Que son épouse jeune et belle » meure à ses côtés, il n'en est point ému. » On avait caché les deux mots *jeune et belle*.

Les planches et gravures étaient revues et châtiées avec non moins de soin que le texte. Une d'elles représentant des sauvages assis dans une barque, parut indécente : on ne voyait que le dos de ces sauvages, la barque cachait le reste; on leur barbouilla le dos et les bras avec de l'encre.

Les Provinciales de Pascal ne faisaient point partie de cette bibliothèque. On y trouvait en revanche l'*Histoire des Pères du Désert*, la *Vie des Saints*, les *Lettres édifiantes et curieuses*, qui m'ont toujours paru beaucoup plus édifiantes que curieuses, et une foule d'autres ouvrages mystiques, ascétiques ou ridicules, dont on pourra juger d'après l'idée sommaire que je vais donner de l'un deux intitulé : *Le Voyage d'un nommé Chrétien.* Ce livre est une allégorie ingénieuse où passent en revue les différens dangers que court une ame chrétienne, et les tentations qu'elle a à subir. *Chrétien*, revêtu de sa robe d'innocence, sort de chez lui et va courir le monde : assailli bientôt par des monstres nommés *gourmandise*, *homicide*, *paresse*, *colère*, il échappe à leurs piéges, et prenant alors en ses forces une confiance immodérée, il choisit *Présomption* pour guide. Ce conducteur infidèle lui fait négliger les précautions qui jusque-là avaient fait sa sûreté. *Chrétien* aperçoit une pelouse riante ombragée d'arbres et émaillée de fleurs. Plein d'orgueil et avide de jouissances, il court dans les bocages se livrer au plaisir. Hélas ! une couche mobile et sablon-

neuse recouvrait un abîme immense. A peine il a mis le pied sur l'herbe fleurie qu'il s'enfonce et disparaît dans le bourbier de la *volupté*. Il se débat long-temps dans cette fange impure ; il s'y débattrait encore si une pieuse femme nommée *Pénitence* ne fût venue lui tendre la main. Elle le tire du précipice, le plonge dans une piscine salutaire, lave ses vêtemens, et, à quelques taches près, reblanchit sa robe d'innocence. Elle le remet alors entre les mains d'une jeune vierge suivie de deux acolytes, c'était la *Pureté* escortée du *sixième* et du *neuvième commandement*. Depuis ce temps un grand homme sec et blême suivit toujours *Chrétien*. Cet homme s'appelait *Remords*.

Chrétien continue son voyage et combat de nouveaux monstres nommés l'*Envie* et la *Tiédeur*. Il s'effraie de tant de dangers et se laisse prendre et enchaîner dans un cachot par l'affreux géant nommé *Désespoir*. Il est tiré de là par une belle dame nommée l'*Espérance* (les dames affectionnaient *Chrétien*) ; il s'adjoint la *Foi* et la *Charité*, etc., etc. Cet excellent livre offre, comme l'on voit, un aliment à l'imagination aussi bien qu'à l'esprit. On s'i-

dentifie avec le héros; on combat avec lui les passions et les vices; on le suit dans la caverne du géant, dans le gouffre de la volupté et dans la fontaine où il se lave [1].

La *Vie des Saints* est bien connue. Ces puissans serviteurs de Dieu combattaient le diable partout où ils pouvaient le rencontrer. L'esprit immonde se logeait alors dans le corps des hommes et de tous les animaux : les saints par d'irrésistibles exorcismes terrassaient l'esprit de ténèbres qui tombait à leurs pieds avec le chameau ou l'hippopotame dont il s'était emparé. Les pères lui donnaient une vigoureuse semonce, le châtiaient en lui jetant de l'eau bénite sur la tête, et le renvoyaient à condition qu'il n'y reviendrait plus. Saint Siméon Stylite montait sur sa colonne et s'y tenait douze années en équilibre sur un pied pour donner aux vers la facilité de lui manger l'autre. Tout cela est trop connu pour nous y arrêter; qu'on me permette un mot sur les *Lettres édifiantes*.

[1] Peut-être ai-je changé involontairement quelques personnages de ce drame que je n'ai plus sous les yeux; je n'en ai sûrement point exagéré l'esprit.

J'ai dit que les jésuites n'épargnaient aucuns moyens pour leurrer les élèves qui annonçaient quelques dispositions, et les faire entrer dans leur ordre; il pouvait se trouver des ambitieux parmi ces élèves; or les *Lettres édifiantes* leur offraient à chaque page l'exemple des jésuites, qui quittaient leur patrie où peut-être ils seraient morts de faim, pour aller gagner à Dieu des ames; qui se créaient, uniquement dans cette vue, de petits empires despotiques où ils étaient plus absolus que le sultan sur son trône, puisqu'ils parlaient au nom du roi qui n'était autre qu'eux-mêmes, au nom de la loi qu'ils faisaient à mesure qu'ils en avaient besoin, et au nom de Dieu dont ils étaient seuls l'organe. Cette perspective pouvait tenter ceux qui étaient nés avec de l'ambition et une imagination vive. C'était bien sûrement dans cette pensée que les jésuites nous recommandaient la lecture fréquente de ces *Lettres*. Du reste, les faits parlaient d'eux-mêmes, sans avoir besoin de commentaires, et les Pères ne nous entretenaient jamais des avantages temporels comme d'une chose qui pût nous attirer : bien loin de là, comme l'ambition est censée bannie de leur cœur avec

les autres passions humaines, ils présentaient surtout à notre admiration, non l'étonnant courage qu'ont réellement déployé les missionnaires, mais la résignation avec laquelle ils acceptaient le commandement suprême, acpagné de mille soucis, comment ils renonçaient pour jamais à la sécurité paisible du cloître, à ce goût pour la retraite, et surtout à cet amour de l'obscurité que les jésuites paraissent tant aimer. O raffinement de l'orgueil, de vouloir qu'on vous sache gré des choses qui vous font le plus de plaisir!

Il y avait des bibliothèques à l'usage des jésuites, auxquelles il ne nous était pas permis de toucher. J'ignore ce qu'elles renfermaient, je n'ai vu que le dos de quelques ouvrages. Sur l'un d'eux était écrit : *Seringue spirituelle pour les ames constipées en dévotion.* Ce titre promettait beaucoup, et s'il y en avait un grand nombre de semblables, ces bibliothèques étaient éminemment propres à former l'esprit et le cœur. Au reste, je ne puis former là-dessus que des conjectures, je n'ai point fait usage de la seringue, je ne puis dire quels étaient son contenu et ses effets.

CHAPITRE V.

ESPRIT DE DIVISION ET D'ESPIONNAGE SEMÉ ENTRE LES ÉLÈVES.

Signum. — Confession publique. — L'élève de Marrioles.

J'AI entendu souvent les jésuites et leurs partisans citer comme une preuve incontestable de l'excellence de leur éducation la soumission sans bornes de leurs élèves. Il s'est passé peu d'années sans que l'esprit de révolte ne se soit manifesté dans un ou plusieurs des colléges de l'Université [1]. Et pendant ce

[1] Au moment où je venais de tracer ces lignes, une révolte sérieuse vient de mettre les RR. PP. au niveau des autres instituteurs, et de prouver la vérité de mes assertions. La révolte de Billom a été produite précisément par les causes que j'indique.

temps, sous une discipline beaucoup plus sévère, les colléges des jésuites sont restés calmes et impassibles. Bien des gens se sont mépris sur les causes de cette tranquillité et ont attribué au bien-être et à la satisfaction des écoliers ce qui n'est que le résultat de leur impuissance. C'est pour eux que j'écris ce chapitre.

L'oppression à Saint-Acheul est plus dure que partout ailleurs; elle s'étend sur les paroles et presque sur les pensées. L'irritation des esprits y est plus cachée que partout ailleurs, et par-là même peut-être plus vive et plus permanente. Mais ce mécontentement ne suffit pas pour faire des conspirateurs, il faut encore de l'union, de l'énergie et de la confiance réciproque. Laisser aux élèves leur union, leur énergie, leur confiance et leur ôter tout sujet de mécontentement, c'est le devoir de tous les instituteurs. Mais leur laisser leur mécontentement et leur ôter seulement le reste, c'est prendre la chose à rebours, c'est conserver le mal et détruire seulement le bien qui devait le mettre en évidence; car l'on ne dira pas, je pense, que ce qu'il y a de blâmable dans une révolte quelconque, c'est le courage et la

fidélité des conjurés. Ces dispositions sont bonnes et susceptibles seulement d'être mal appliquées. Eh bien ! ce sont les seules que les jésuites s'étudient et réussissent à détruire dans le cœur de leurs élèves. Ils interceptent les communications ; ils empêchent les petites haines et les ressentimens de faire leur explosion ; moyen infaillible de les rendre et plus longs et plus violens chez ces petits êtres silencieux et taciturnes. Les élèves divisés entre eux, se soupçonnant, se haïssant, s'espionnant les uns les autres, dévorent en secret chacun de leur côté les vexations et les injustices ; et les jésuites, retranchés derrière les abbés qui leur sont dévoués parce qu'ils les nourrissent, et derrière la mésintelligence qui règne parmi les autres, observent sans crainte les mécontens isolés, non pour s'en défendre, mais pour les punir. L'union fait la force. Si l'on eût mis en faisceau les justes griefs des élèves contre leurs maîtres, il y avait de quoi faire à la fois vingt révoltes. Ils n'ont pu en produire une depuis vingt ans, séparés et disjoints comme ils le sont par ces religieux, qui savent que quand on ne veut pas plaire, il faut diviser pour régner.

Ils ne pardonnaient jamais à un élève qui,

connaissant les auteurs d'un délit, ne les avait pas dénoncés. Aussi, au premier bruit que la mèche était éventée, les criminels et les confidens se précipitaient à l'envi les uns des autres chez le supérieur pour découvrir tout ce qu'ils savaient et se racheter en sacrifiant leurs complices. Les jésuites trouvaient cela très-généreux, et comblaient d'éloges les vertueux dénonciateurs. Pour donner plus de poids à leurs éloges, ils châtiaient presque aussi sévèrement que les coupables ceux qui n'avaient point pris part à leurs fautes, mais qui, ayant leur secret, l'avaient gardé. Ce crime faisait suspendre et chasser de la congrégation ceux qui en faisaient partie. La congrégation de Saint-Acheul était entièrement modelée sur celles de Paris et autres lieux.

C'est une chose salutaire dans tous les colléges d'interdire des relations d'intimité trop fréquentes entre les jeunes gens de différens âges. Mais ni la conformité d'âge et d'humeur ni aucune espèce de liens antérieurs d'amitié ou de parenté ne légitimaient aux yeux des jésuites un peu d'affection entre les élèves. Ils défendaient absolument toute espèce de *liaison particulière* (mot technique), et, ce qu'on

aura peine à croire, ils réprimandaient les frères même qu'ils voyaient fréquemment ensemble.

Toutes les fois que le temps permettait de sortir, il était expressément défendu de se réunir pour se promener et causer ensemble. Il fallait jouer à la balle, ou aux barres, ou à un jeu quelconque qui empêchât la conversation. L'on était puni sans cela, et ceux même qui n'aimaient pas ces jeux étaient forcés de s'y livrer; car nous avions ordre positif de nous amuser.

Dans les réfectoires et les salles d'étude, la police se faisait publiquement par l'entremise des élèves; on nommait des censeurs ordinairement choisis parmi les congréganistes, et ces censeurs devaient rendre compte de tout ce qui se passait. Un très-grand nombre d'élèves qui n'étaient pas nommés censeurs, n'en exerçaient pas moins les nobles fonctions. On nommait des commissions de censeurs qui parcouraient la nuit les salles et les dortoirs, et fouillaient les pupitres, les malles et jusqu'aux habits que nous venions de quitter et qui étaient sur le pied de notre lit. Il était défendu de rien fermer à clef : tout était donc

à leur discrétion et ils ouvraient les lettres et les porte-feuilles.

Lorsqu'un élève en frappait un autre, on lui attachait la main à un arbre. Celui qu'il attaquait devait tendre l'autre joue et s'aller plaindre aux maîtres. S'il avait la méchanceté de ne pas se laisser battre, et donnait un coup à l'assaillant à son corps défendant, on lui attachait la main à un autre arbre. Cette manière de procéder avait pour but de forcer l'attaqué à aller rapporter, en lui ôtant tout autre moyen de défense.

Mais voici le chef-d'œuvre de l'imagination jésuitique : ce que je vais rapporter ne se fait et ne peut se faire nulle part que chez eux. Lorsqu'ils prennent un élève en faute, ils lui donnent une pièce de monnaie gravée nommée *signum* qui met son possesseur dans l'obligation d'aller dîner et souper debout et au pain sec. Le *signum* une fois donné ne se retire pas et entre dans la circulation : c'est à celui qui l'a à trouver un de ses camarades en faute et à le lui donner afin que celui-ci mange du pain sec à son tour. On sent tout ce que ce procédé a d'odieux. Un *signum* donné devient la cause d'une haine irréconciliable; celui qui l'a reçu

garde rancune à l'autre, s'efforce de le lui rendre, l'épie, le dénonce pour se venger : ces *signum* passent quelquefois en dix mains par jour et causent autant de disputes et de ruptures. Il faut être quatre pour faire circuler un *signum*, quelqu'un qui le donne, quelqu'un qui le reçoive et deux témoins ; ainsi quatre brouilleries chaque fois que le *signum* change de place. Les jésuites voudraient qu'il y en eût cent.

On voit que cette dernière invention contraint, bon gré mal gré, à l'espionnage ceux même qui en sont le plus éloignés. On ne peut vivre éternellement de pain sec, il faut donc nécessairement passer sa punition à quelqu'un. Quelquefois d'ennui, de guerre lasse, on donne le *signum* à ceux qu'on connaît le plus. Double bénéfice! mettre mal ensemble des gens qui allaient avoir une *liaison particulière*.

Enfin, une chose surprenante et qui peint bien l'excès de mésintelligence des élèves, c'est qu'on ne regarde point comme une corvée de transmettre le *signum*. C'est un vrai plaisir pour quelques-uns, et, quand on l'a, on trouve vingt individus qui vous offrent, par pure obligeance, de s'en charger et de vous en dé-

faire. Cette transaction était si fréquente, que les jésuites ont été obligés de la défendre [1]; je crois qu'il n'y a rien à ajouter à cela.

Nous venons de voir les jésuites employant, comme moyen d'espionnage, tout ce qu'il y a d'humain, mais seulement ce qui est humain; nous allons les voir faisant du sacrement de pénitence une école de délation; je n'ose affirmer qu'ils trahissent positivement le secret de la confession, et qu'ils se découvrissent les uns aux autres les aveux de leurs pénitens; mais ce qui est bien certain et bien connu de tous ceux qu'ils ont élevés, c'est que quand un élève s'avouait l'auteur d'un délit qui avait fait scandale, ils lui refusaient l'absolution jusqu'à ce qu'il se fût dénoncé avec tous ses complices et tous ses confidens.

Les révérends Pères doivent être plus forts que moi en théologie, et savoir au juste ce

[1] Lorsqu'on n'est plus au collége, on regarde en pitié ce qui s'y passe, et l'on est tenté d'y attacher peu d'importance: cependant c'est là qu'on reçoit les premières impressions, et l'on sait qu'elles sont vives et durables. Un *signum* est sans doute peu de chose; mais tout dans ce monde est proportionnel et relatif. Les Lilliputiens se coupaient la gorge pour des œufs imperceptibles.

qu'un confesseur peut exiger de son pénitent ; pour moi, il me semble qu'agir ainsi, c'est abuser des sacremens. Qu'un confesseur exige que l'on renonce à un projet coupable, rien de mieux ; mais quand le projet est exécuté, qu'il en exige la confession publique, c'est ce que je ne puis croire légitime. Les jésuites donnaient pour raison que cette confession publique était la réparation du mal fait. Cette raison est une pure escobarderie ; s'il leur faut un si léger prétexte pour abuser de la confession, s'ils s'y résolvent pour une farce de collége, pour une misérable espiéglerie d'écolier, que doit-ce être quand il s'agit de choses importantes intéressant leur ordre ?

Non contens d'ôter à leurs élèves la consolation de se communiquer leurs pensées et d'adoucir leurs chagrins en se les confiant, ils les empêchent même d'en dire un mot à leurs parens, leurs consolateurs naturels, et pas une lettre ne part de Saint-Acheul que les jésuites ne l'aient lue, relue et commentée. Si elle contient quelque chose qui leur déplaise, on fait appeler l'élève qui l'a écrite, et on le tanse vertement d'avoir parlé à son père à cœur ouvert. Ils empêchent par exemple ceux qui

sont légèrement malades de le dire, de crainte, à ce qu'ils prétendent, d'alarmer les parens. Ils poussent si loin la discrétion là-dessus, que quelquefois ils ne se décident à laisser connaître la maladie qu'après la mort du malade. Un jour quelqu'un vint à Saint-Acheul demander à voir son neveu; on lui répondit que cela ne se pouvait pas pour le moment, vu qu'il était mort et enterré de la veille. Ce malheureux jeune homme s'appelait de Marrioles.

Ils défendaient aussi d'écrire dans les lettres le mot *jésuite;* il fallait dire *Pères de la foi.*

Comme l'ensemble de ce régime est propre à former des hommes francs et communicatifs!

CHAPITRE VI.

VARIÉTÉS.

Les nageurs et les jésuites rangés en bataille. — *Louis IX*, tragédie représentée. — Le crâne de saint Jean-Baptiste et le cardinal Fesch. — Le Franchet de Saint-Acheul. — M. Guidée et ses soufflets.

Il y a des mères qui, dès qu'on prononce le mot d'amour devant leurs filles, interrompent l'interlocuteur, trépignent, s'agitent sur leur chaise, proposent de faire une promenade ou de la musique, enfin font si bien qu'elles fixent sur ce mot l'attention de leurs filles. Ces demoiselles, poussées par la curiosité, conçoivent un vif désir de connaître ce qu'elles voient qu'on veut leur cacher. A force d'investigations elles s'instruisent à fond sur la nature, les causes et les effets de l'amour. Leur imagination une fois tendue vers ce point, ne

s'arrête plus tant qu'il leur reste quelque chose à découvrir, et l'on doit s'estimer heureux si, après avoir tout appris, elles s'en tiennent à la théorie.

C'est précisément la même marche que suivent les jésuites. On dirait qu'ils prennent à tâche, par des précautions minutieuses et ridicules, d'éveiller les soupçons de leurs élèves et de leur faire faire des recherches. Une surveillance outrée a le même résultat qu'une négligence excessive.

Un jour que nous nous promenions dans la campagne, on aperçut trois ou quatre polissons qui se baignaient tout nus sous un pont que nous allions passer. Aussitôt grande alarme parmi les jésuites qui nous conduisaient; ils songeaient en tremblant à l'impression que la vue de ces marmots allait produire sur nous, et cependant il n'y avait pas d'autre passage : l'heure s'écoulait, et il fallait, pour regagner la maison, traverser le pont fatal. Comme Napoléon sur celui d'Arcole, un jésuite s'avança fièrement le premier; ses regards fixés en terre nous indiquaient la direction que devaient prendre les nôtres, et ses deux mains jointes tenaient suspendu le chapelet indulgencié

dont sa bouche paraissait grimacer les paroles. Un heureux hasard avait porté tous les baigneurs du même côté du pont, on nous fit longer le parapet du côté opposé. Les jésuites rangés en bataille et, comme Sem et Japhet, tournant le dos à l'ennemi, nous serraient contre le garde-fou en disant d'un air consterné : « Passez, mes amis, passez. » Nous franchîmes ainsi ce défilé dangereux, et quelques-uns de nous ne s'aperçurent même pas du péril qu'ils avaient couru.

Comme il n'y avait rien de féminin sous ce pont, on pensera peut-être qu'on eût pu nous laisser passer en paix et que nous eussions fait peu d'attention à des êtres de notre sexe. Les jésuites n'en jugent pas ainsi, ces bons Pères ne connaissent que par ouï-dire les voluptés du monde. Ils savent confusément que les nudités peuvent éveiller la concupiscence, et, dans l'excès de leur zèle, ils prennent des précautions ridicules.

Voici pourtant une occasion où ils se distinguèrent. Ils voulurent nous faire jouer dans l'intérieur de Saint-Acheul la tragédie de *Louis IX*; un point seul les embarrassait, c'était la reine : jamais une robe n'apparaissait dans

la maison, comment en mettre une sur le théâtre? Ils s'avisèrent d'un ingénieux expédient; on métamorphosa la reine en un Dauphin d'environ seize ans, et, moyennant cet adroit changement, la pièce fut jouée aux applaudissemens universels.

Rien n'était changé que le sexe de la reine, son rôle restait le même, et le dialogue avec Joinville n'avait pas été supprimé. Or, chacun sait que dans cette scène la reine, craignant d'être outragée par les Musulmans, prie Joinville de la tuer plutôt que de la laisser prendre. Ainsi fait le Dauphin, il n'a ni l'esprit de s'aller faire tuer par les infidèles, ni celui de se tuer lui-même, il faut qu'un chevalier le décapite. Ce n'est pas sans doute la religion qui l'empêche de faire ses affaires tout seul, celui qui demande l'homicide ne doit point reculer devant le suicide, on ne comprend donc pas ce que veut dire cette demande; cependant l'imperturbable Joinville lui répond comme de coutume: «J'y songeais.»
Il me semble que mettant à part l'absurdité, il y a dans cette pièce ainsi arrangée une terrible dose d'indécence. Une seule crainte peut motiver la demande du Dauphin, c'est la pen-

sée que les Arabes sont des gens fort peu délicats. Voilà ce que les jésuites étaient bien aises de nous apprendre ou de nous rappeler. Que cela est instructif pour une maison d'éducation et moral pour un petit séminaire!

On nous menait tous les ans à la cathédrale d'Amiens baiser le crâne de saint Jean-Baptiste que cette ville possède. Elle partage ce honheur avec plusieurs autres, car trois villes différentes exposent à la piété des fidèles le chef du saint précurseur, comme trois villes exposaient le Saint-Suaire avant la révolution. Lorsque le cardinal Fesch passa à Amiens, on lui présenta cette précieuse relique; il la baisa avec respect, et dit: « Voilà, grâce au bon Dieu, le troisième qu'on me montre depuis que je suis en France. » Ce mot courait tous les ans parmi nous le jour de la cérémonie, et nous disposait merveilleusement, comme on le pense bien, au recueillement et à la dévotion. . . . . .

Les jésuites exerçaient durement leur autorité vis-à-vis de nous; ils ne conçoivent le pouvoir qu'absolu et infaillible; aussi c'était un de leurs principes, ils l'avouaient eux-mêmes, qu'un maître ne pouvait errer vis-à-vis d'un

élève; quoi qu'il eût pu faire, on lui donnait toujours raison.

Le chef suprême de la police, le Franchet de Saint-Acheul, était un certain M. Guidée, homme d'une figure atroce, haut de six pieds, noir, rébarbatif, remarquable par sa fausseté et son peu de moyens entre tous les jésuites, parmi lesquels on sait pourtant qu'il y a du choix. Ses macérations ou d'autres causes l'avaient réduit à un état de siccité qui le rendait vraiment horrible. Il était dur et brutal pour les élèves, c'était l'homme le plus cordialement détesté qui fût dans la maison.

Il aimait singulièrement à donner des soufflets aux élèves qu'il trouvait en faute, et qui étaient trop petits pour les lui rendre. Ses longues mains s'étendaient alors, et enveloppaient comme un fouet la tête de l'élève qui recevait communément sur la joue gauche la fin du soufflet destiné à la droite.

Quelques élèves s'étant servis d'expressions grossières, M. Guidée les en réprimanda en public, et leur dit qu'ils étaient des porte-faix, des va-nu-pieds. On voit que cet homme joignait l'exemple au précepte, et leur donnait là une excellente leçon de politesse.

Les férules ont été quelque temps à la mode on les recevait à genoux, puis on les payait deux sous la pièce au valet qui les avait données. M. Guidée présidait à ces exécutions ; il était debout, roulant entre ses doigts les grains d'un rosaire, et murmurait des prières, sans doute pour le bien du patient. On eût dit du père Bermudès assistant à un *auto-da-fé*.

Ce misérable nous prêchait le silence en nous disant : « Dès que la cloche du réglement sonne, elle doit vous couper la parole. Il faut rester en place, la bouche ouverte, et ne pas même achever le mot commencé. Qui sait si votre bon ange ne l'achèvera pas pour vous ? »

CHAPITRE VII.

DES CONGRÉGATIONS.

Une seule congrégation n'aurait pas suffi à Saint-Acheul ; il y en avait deux, l'une en l'honneur de la sainte et immaculée Vierge Marie, l'autre en l'honneur des saints anges gardiens. Celle-ci était bien moins considérée que la première ; elle le savait ; et comme cette confusion des rangs qui tourmente notre siècle n'a point pénétré à Saint-Acheul, on ne voyait point le congréganiste des Saints-Anges se comparer orgueilleusement au congréganiste de la Sainte Vierge. Il avait la conscience de son infériorité, et cédait le pas à son seigneur ; mais, brûlant du désir d'être admis à partager ses dignités, il courait, plein d'un nouveau zèle, écouter aux portes, ou se tapir inaperçu dans un coin, pour mériter par quelque délation importante l'honneur de passer du service des anges à ce-

lui de la mère de Dieu. C'est ainsi que les jésuites savaient faire tourner au bien public les passions individuelles.

La masse des congréganistes se composait de ces abbés élevés gratuitement aux frais des jésuites, et qui se faisaient congréganistes espions pour avoir de quoi vivre, comme d'autres plus francs et plus honorables se font menuisiers ou porteurs d'eau.

Le but unique de la congrégation de Saint-Acheul, comme de celle de Paris, était de mériter des grâces spirituelles et d'obtenir des indulgences : cependant, accidentellement, dans l'une comme dans l'autre, les avantages temporels se trouvaient joints aux avantages spirituels. Les congréganistes étaient exempts de diverses punitions; entre autres, des férules et de cet infernal *signum* que j'ai déjà dépeint: il aurait manqué son but en passant entre les mains des congréganistes; il servait à faire des espions, et ils étaient tout faits.

Les jésuites, si amis du despotisme et de l'autorité d'un seul, ont fait de leur congrégation une espèce d'aristocratie mêlée de démocratie. Les gros bonnets sont élus au scrutin, et les dignités sont à ceux qui réunissent la

majorité des voix. L'adoption de cette manière d'agir par les plus grands ennemis du gouvernement représentatif, est peut-être un assez bel hommage rendu à l'excellence des formes constitutionnelles. Ils les admettent dans les corps qu'ils veulent rendre dirigeans; ils les excluent des corps qu'ils veulent rendre dirigés; ils les excluent de notre France, par exemple, et ils sont très-conséquens : il faut porter la force là où l'on veut que soit le centre du mouvement : il faut mettre la faiblesse dans ce que l'on veut conduire et dominer.

Les présidens, conseillers, trésoriers et autres dignitaires sont subordonnés à l'autorité d'un jésuite qui s'appelle le Père de la congrégation ; les dignitaires tiennent les livres et les registres, perçoivent les revenus et en disposent, commandent aux autres congréganistes, et représentent en tout le pouvoir temporel. Le Père dit la messe, confesse, et a la haute main sur tout le monde.

Tu regere imperio populos Romane memento [1].

On ne saurait donner de trop bonne heure,

[1] Souvenez-vous que les Romains sont nés pour commander aux peuples.

et trop profondément cette bonne habitude de voir toujours un Père, puissance suprême, au-dessus des puissances.

Il y a dans une congrégation trois degrés différens. L'approbaniste fait son temps d'épreuve, et n'est encore qu'une larve de congréganiste. Le congréganiste réunit en lui la plénitude du caractère, comme l'évêque réunit la plénitude du sacerdoce. Enfin le dignitaire est choisi parmi les plus zélés et surveille toute la communauté. L'organisation des assemblées est absolument celle des associations secrètes : après avoir entendu une courte exhortation, les approbanistes sortent, et l'assemblée véritable commence entre les seuls congréganistes : l'assemblée terminée, les congréganistes sortent, et les dignitaires restent seuls pour rendre compte de tout ce qu'ils ont pu apprendre, conférer avec le Père, et prendre le mot d'ordre.

Chaque congréganiste, approbaniste ou dignitaire, doit choisir celui des congréganistes en qui il a le plus de confiance, et, après avoir consulté le Père, le désigner pour son ange gardien ; il va le trouver tous les huit jours, lui confie ses peines, lui demande des conseils,

et s'entretient avec lui des choses du salut. Ce n'est qu'un moyen de plus de capter la confiance des congréganistes, et de les mettre davantage dans la main du Père.

Le congréganiste de Saint-Acheul se trouve de droit approbaniste à Paris au moment de sa sortie.

Les congréganistes de Saint-Acheul doivent se signaler, non-seulement par une conduite exemplaire, une piété solide, et un goût décidé pour l'espionnage : on désire aussi que leur extérieur les distingue du vulgaire, et annonce l'homme détaché des choses du monde entièrement tourné vers le ciel [1] ; ils ont de gros

[1] Voici un extrait de l'instruction donnée au maître des novices ; elle doit servir à façonner un jésuite parfait.

« Il ne faut point tourner la tête çà et là avec légèreté ; » mais lorsqu'il s'agira de la porter de quelque côté, que » ce mouvement s'exécute avec gravité : dans les autres » circonstances, on la tiendra droite en l'inclinant modérément en avant, et ne se penchant ni d'un côté ni » d'un autre. Que les yeux soient ordinairement baissés » et ne s'élèvent jamais trop ; qu'ils ne se portent point » inconsidérément çà et là. Lorsqu'on parle à quelqu'un, » surtout si c'est à un homme en place, il ne faut point » l'envisager en face ; mais que la vue tombe toujours » au-dessous de ses yeux. On évitera de se rider le front,

chapelets et se tiennent pendant les prières le dos rond, les yeux au ciel, les mains jointes et le cou tordu; ils ont des cheveux plats, gras et longs par derrière, des pantalons de velours brun râpés aux genoux et aux fesses, des souliers larges et poudreux, des redingotes pleines de crasse au sommet du collet.

On en remarque quelques-uns qui ont le sens commun et une figure humaine; mais ces rares exceptions confirment la règle au lieu de la détruire.

» et moins encore le nez, afin que la sérénité extérieure » soit le signe de celle qui règne au-dedans. Les lèvres » ne seront point serrées ni trop ouvertes. Que tout le » visage annonce plus de gaieté que de tristesse; que » l'habillement soit propre et décent; que les mains » soient dans une séante inaction, si elles ne sont pas » occupées à soutenir les habits. La marche doit être » modérée et sans précipitation; s'il est nécessaire de » doubler le pas, que l'on n'oublie pas la décence; que » les gestes et tous les mouvemens portent l'édification » dans tous les lieux, etc., etc., etc. » (*Note de l'Éditeur.*)

CHAPITRE VIII.

ULTRAMONTANISME.

Idées des jésuites sur l'inquisition et le pouvoir temporel.

Ceux qui voudraient faire des recherches sur l'esprit et les principes des religieux du moyen âge, n'ont pas besoin d'aller feuilleter de vieilles chroniques et secouer la poussière des bibliothèques ; qu'ils se transportent à Saint-Acheul, et qu'ils contemplent l'original. C'est là qu'ils retrouveront dans toute leur âpreté primitive, ces moines orgueilleux et vindicatifs, qui rasaient et fouettaient les rois ; ces moines avides et sanguinaires qui ordonnaient les massacres des Albigeois et des Vaudois, pour s'approprier leurs dépouilles ; ces moines fourbes et menteurs, qui se jouaient impudemment de la crédulité des peuples, et pré-

sentaient hardiment à leur foi peu éclairée, des prestiges trompeurs et des simulacres de prodiges qu'ils avaient préparés.

L'épouvantable maxime de la souveraineté des papes, heureusement bannie de notre France, a trouvé un asile dans les établissemens des jésuites [1]; ils la conservent intacte, la

[1] Sous Louis XII, très-justement appelé le père du peuple, un frère Jean de Bonnecourcy, cordelier du couvent de Lucques, ayant mis cette assertion dans ses thèses de tentative : « que le pape était au-dessus du roi pour le temporel, ledit Père fut, par arrêt de la cour de parlement, condamné à être dépouillé de ses habits de cordelier par le bourreau, et revêtu d'un habit séculier semi-parti de jaune et de vert, puis étant conduit devant l'image de la Vierge du portail de la Sainte-Chapelle basse, tenant en sa main une torche ardente de deux livres de cire bigarrée de ces deux couleurs, à faire amende honorable, et à déclarer à genoux, la corde au cou, qu'*impieusement et contre les commandemens de Dieu et les maximes orthodoxes, il aurait tenu de pernicieuses erreurs dont il se repentait, en criait merci à Dieu, et en demandait pardon au roi, à la justice et au public*. Cette exécutoin faite, il fut conduit par le bourreau en ce même état, jusqu'à Villejuif, où son habit de cordelier lui fut rendu, et on lui fournit 30 livres pour se retirer où il voudrait, avec défenses de retourner jamais dans le royaume, à peine d'y être

gardent comme le grand-prêtre gardait le petit Joas. Elle perce malgré eux dans toutes leurs actions, dans tous leurs écrits, dans toutes leurs paroles; ils suent l'ultramontanisme.

Je les ai entendu parler du projet de monarchie universelle, que Henri IV avait, à ce qu'il paraît, rêvé. Ils approuvent cette idée d'un grand homme, ils en exagèrent les avantages, ils en atténuent les difficultés; mais c'est le pape qu'ils veulent substituer à Henri IV; ils pensent que les peuples ne se soumettraient volontiers à cet arrangement, qu'autant que les haines et les rivalités de nations seraient soigneusement écartées, qu'autant que le souverain élu serait au dehors des nations comprises dans la monarchie, et ils ne voient nul autre homme que le pape qui puisse remplir cette condition; en effet, il n'y a guère que le pape et ses jésuites qui ne tiennent à

pendu et étranglé. — Le père Guignard, jésuite, auteur d'un ouvrage qui dispensait les sujets de l'obéissance envers les souverains, fut pendu pour raison de ce, et pour avoir trempé dans la conspiration de Ravaillac. (*Note de l'Éditeur.*)

des biens immenses qu'elle y a produits ? Car, que l'on ne s'abuse pas, l'inquisition est la principale cause de cet état d'orthodoxie et de prospérité dont l'Espagne jouit encore aujourd'hui.

Ils apportent à l'appui de leur opinion tous les sophismes qui ont été dits et répétés depuis le grand Constantin ; je ne les raconterai pas, parce qu'ils sont trop connus, et que d'ailleurs ils appartiennent aux ouvrages des jésuites, plutôt qu'à l'intérieur de Saint-Acheul, dans lequel j'ai résolu de me renfermer.

C'est ici le lieu de dire un mot des indulgences sur lesquelles, au reste, je reviendrai plus tard. Lorsque les congréganistes voulaient

Ainsi, le total général des victimes de l'inquisition d'Espagne, seulement depuis 1481 jusqu'en 1820, s'élève à 340,921, non compris celles qui ont subi l'emprisonnement, les galères ou l'exil sous le règne de Ferdinand VII, dont le nombre est encore très-considérable.

Si l'on ajoutait aux condamnations qui ont eu lieu dans la Péninsule, celles des autres pays soumis à l'inquisition d'Espagne, tels que la Sicile, la Sardaigne, la Flandre, l'Amérique, les Indes, etc., on serait effrayé de la quantité de malheureux que le Saint-Office a condamnés pour les rendre meilleurs catholiques. (*Note de l'Éditeur.*)

gagner des indulgences, on exigeait d'eux qu'ils priassent *pour la paix entre les princes et les chrétiens et l'exaltation du Saint-Siége.* Si vous demandez aux jésuites le sens précis de ces dernières paroles, ils ne vous diront sûrement pas que cela veut dire *la puissance temporelle du pape ;* ils vous expliqueront la chose avec cette pudicité, cette franchise qui les caractérise d'ordinaire, et après avoir tiraillé le sens de chaque mot, ils vous montreront que cela signifie tout simplement *bien de l'Eglise* ou *propagation de la foi.* Je veux bien pour un moment les croire; comment se fait-il que pour exprimer une chose, ils se servent d'expressions qui semblent en exprimer une autre? N'est-il pas singulier que pour demander le bien de l'Église, ils demandent l'exaltation du Saint-Siége, comme si ces deux choses étaient intimement liées; comme si, dans leur esprit, la propagation de la foi était identifiée avec l'augmentation de la puissance papale? Pourquoi ne se servent-ils pas de la même langue que nous? pourquoi nous parlent-ils en logogriphes, et nous forcent-ils sans cesse à recourir aux interprétations?

Si au lieu de chercher des explications sub-

tiles et de mauvaise foi, vous supposez que les jésuites attachent à ce mot le sens que la langue française lui donne, quelles réflexions cela n'inspire-t-il pas? On ne peut demander à Dieu une chose qu'on ne désire pas; il faut donc, pour gagner des indulgences, désirer le pouvoir temporel du pape. Si l'on ne désire que le bien spirituel de ses frères, il faut laisser souffrir en purgatoire, pendant des années, son père ou sa mère, qu'on en tirerait sur-le-champ en demandant à Dieu cette grâce; il faut enfin être dénaturé, barbare ou ultramontain.

Voilà par quels moyens les jésuites parviennent à corrompre leurs élèves; c'est en abusant de tous leurs bons sentimens, en tournant au mal tout ce qui était fait pour la vertu, de telle sorte que celui qui aurait été le meilleur sortira de chez eux peut-être le plus mauvais.

Au reste, je viens d'émettre quelques idées générales qui, justes ou non, sont universellement reçues; les personnes protestantes ou autres qui ne les adopteraient pas, ne doivent pas m'en demander compte; je raisonne d'après les opinions du pays où nous vivons; je ne fais ici ni une profession de foi, ni un traité

de théologie, je fais seulement un tableau de l'intérieur de Saint-Acheul, et s'il m'arrivait d'écrire ou de parler sur ces matières générales dans un sens différent, je ne veux pas que l'on m'oppose ce que j'en dis en passant dans le courant de cet ouvrage.

CHAPITRE IX.

MIRACLES CONTEMPORAINS.

Saint Stanislas Kostka. — M. de Maccarthy. — Le potage aux carottes. — Admirables vertus du scapulaire. — La femme suicide. — Le soldat mourant et la cantinière. — Le prince de Hohenlohe manque un miracle.

Les récits merveilleux qui amusaient ou effrayaient, il y a six cents ans, nos bons et simples aïeux, charment encore aujourd'hui les loisirs des jésuites. Il n'y a rien de trop fort pour eux, rien que leur estomac d'autruche ne puisse digérer. Ils écoutent et récitent avec ravissement la *Vie des Saints* et la *Legende dorée*. Ils ne doutent pas plus des miracles du prince de Hohenlohe que de ceux du divin Sauveur; ils font eux-mêmes des miracles.

Il ne faut point s'étonner de tout cela. J'ai déjà dit qu'ils visaient à frapper l'imagination

de leurs élèves, bien plus qu'à convaincre leur raison. Or, rien ne frappe l'imagination comme un miracle. C'est une réponse à tout; on n'objecte rien à un homme qui ressuscite les morts, ou du moins qui vous fait croire qu'il les a ressuscités. C'est une petite preuve courte et irréfragable, devant laquelle le raisonnement se tait, et la discussion devient impossible.

A côté des avantages de cette tactique, il est bon d'en présenter les inconvéniens. Si elle ne faisait que rendre stupide et imbécile, je lui pardonnerais; vis-à-vis de bien des gens, elle ne produirait en cela qu'un bien petit changement. Mais elle rend encore impie et méchant, et ce vice dans une éducation est trop grand pour le tolérer.

Rien ne porte à la méfiance, à l'aigreur, à la malveillance envers l'espèce humaine, comme d'avoir été trompé dans ses affections les plus chères, par les gens à qui on se fiait le plus. Rien n'est plus sacré que la religion aux yeux d'un jeune homme pieux, rien n'est plus saint que ses ministres. En qui aura-t-il confiance lorsqu'il aura été trompé par eux à propos d'elle? Ne sera-t-il pas toujours sur ses gardes,

et n'aura-t-il pas au fond du cœur un levain d'animosité, peut-être éternel, contre les hommes qu'il regardera comme des fourbes et comme ses ennemis?

Les jésuites appliquent à notre siècle ce vers d'Athalie :

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles?

J'ai examiné tous les miracles prétendus de notre siècle, avec autant de soin qu'il m'a été possible, et j'affirme, en mon ame et conscience, que le fait le plus étonnant et le plus inconcevable que j'aie rencontré, c'est l'existence des jésuites sur cette France qui les a chassés, qui les repousse avec horreur, et sur laquelle ils bravent impudemment les lois et la haine prodigieuse des citoyens. Il n'y a là ni déception, ni exagération possible. On peut faire aisément des cures sur des gens qui se portent bien, et des croix sur les nuages de Poitiers, avec de la fumée et un miroir. L'existence des jésuites n'est, ni un tour de passe-passe, ni une illusion d'optique. Cependant, ce fait surprenant n'est pas un miracle; je l'expliquerais facilement, sans recourir aux moyens surnaturels. Mais il est des vérités qu'il n'est pas sûr

de dire, et nous autres roitelets, nous devons respecter le nid de l'aigle, lors même qu'il est occupé par un oison.

Si l'on veut donc poser avec moi en fait, que l'existence des jésuites n'est pas un miracle, et que notre siècle cependant ne fournit rien de plus surprenant, voyons comment tourneront les idées de prodiges que les jésuites font entrer de force dans la tête de leurs élèves; il est facile de fasciner l'esprit d'un enfant; prenons donc au sortir du séminaire un élève endoctriné par eux, et fermement convaincu que notre siècle fournit autant de miracles qu'aucun des siècles écoulés.

Notre jeune élève s'attend à voir partout les paralytiques se lever et Dieu donner des marques visibles de sa puissance: cependant tout se passe dans l'ordre accoutumé; les malades meurent au lieu de guérir; on les enterre au lieu de les ressusciter: il ne perd pas sa conviction d'abord, et maudit son étoile, qui ne lui permet pas d'être lui-même spectateur des miracles; il les cherche, il les demande; s'il a du sens, il est enfin convaincu qu'ils n'existent pas. Il se rappelle alors les principes de ses anciens maîtres, qui lui ont

positivement déclaré qu'il ne s'est jamais fait plus de miracles qu'aujourd'hui : ce sont les ministres de Dieu qui le lui ont assuré : sur de semblables matières leur témoignage est digne de foi sans doute : « Eh quoi ! s'écrie-
» t-il, on ose nous tromper sur ce qui se passe
» de nos jours ! On nous fait croire à de pré-
» tendus miracles qui doivent avoir lieu dans
» notre pays même, et qui n'existent que dans
» l'imagination de quelques moines ! Et ce sont
» les prêtres même qui se prêtent à ces gros-
» sières impostures ! Qui nous répondra à
» présent que les miracles sur lesquels repose
» notre sainte religion, n'ont pas été, comme
» ceux-ci, inventés à plaisir ? Quelle garantie
» assez forte pourra-t-on nous donner ? Si des
» prêtres sont assez fourbes et assez persuasifs
» pour nous faire croire à des chimères qu'il
» serait si facile de détruire, s'ils nous abusent
» sur ce qui se passe au moment même et à
» côté de nous, qui nous dit que leurs devan-
» ciers n'ont pas de même abusé les nôtres ?
» Aujourd'hui qu'il est si facile de connaître
» la vérité, et de démasquer l'erreur, nous som-
» mes encore dupes de leurs artifices : s'il en est
» ainsi dans un siècle de lumières, qu'en devait-

» il être dans les siècles de ténèbres qui nous
» ont précédés ? »

Ce raisonnement conduit notre jeune homme à l'irréligion ; car s'il cesse de croire aux miracles de l'*Ancien Testament*, il cesse de croire à l'*Écriture* qui les raconte, et à la religion catholique qui repose sur eux. On aurait probablement conservé sa religion, si on lui eût dit : « Les siècles qui se sont écoulés » ne ressemblent point au siècle qui s'écoule : » les miracles étaient fréquens autrefois ; nous » devons le croire puisque l'*Écriture* le dit : » il n'y en a plus aujourd'hui, parce qu'ils ne » sont plus nécessaires. » Voilà ce que les jésuites devaient dire, et ce qu'ils ne disent pas ; car, si les miracles ne sont plus nécessaires à Dieu, ils sont encore nécessaires aux jésuites, qui veulent surtout s'emparer des esprits par l'étonnement et la terreur : ils ne réfléchissent pas que l'esprit humain ne peut supporter qu'une quantité donnée de croyance ; que quand on la grossit outre mesure, quand on surcharge trop l'édifice, il s'écroule en entier, et entraîne avec lui la foi de l'homme qui est détruite pour toujours.

Voici quelques échantillons de leurs mira-

cles ; je les choisis au hasard dans le nombre immense de ceux qu'ils ont mis en circulation.

Un grand saint nommé Stanislas Kostka, dont on nous rebattait sans cesse les oreilles, parce qu'il était l'un des trois saints que l'ordre des jésuites a fournis à l'Église [1], s'en allait, la nuit, porter des consolations aux pauvres : il se faisait suivre par un domestique, apparemment afin que celui-ci pût le lendemain raconter ses bonnes œuvres : quoi qu'il en soit, il faisait grand froid, la terre était couverte de frimas, et la bise soufflait au visage des deux pélerins, qui, tout hérissés de glaçons, et enfoncés jusqu'aux genoux dans la neige, méditaient profondément sur le bonheur des justes. L'amour divin n'échauffe d'ordinaire que médiocrement les laquais ; aussi celui de Stanislas se refroidit tout-à-coup ; il avoua à son maître qu'il était à moitié gelé, et qu'il le serait bientôt tout-à-fait si on n'y mettait pas ordre. Qu'on est heureux de servir les saints ! « Mon frère, lui dit » Stanislas, puisque vous ne pouvez supporter

[1] Saint Ignace, saint Stanislas Kostka et saint Louis de Gonzague.

» pour l'amour de Dieu une si légère souf-
» france, marchez derrière moi et mettez vos
» pieds dans l'empreinte de mes pas. » Le domestique l'eut à peine fait qu'il sentit une chaleur vivifiante se répandre dans tous ses membres. Il se réchauffa si bien en peu d'instans qu'il fut obligé de quitter la piste de son maître ; la neige lui brûlait les pieds.

M. de Maccarthy, jésuite et prédicateur du Roi, fait tous les jours un grand miracle en disant sa messe qui dure une demi-heure ; car, par suite d'une ancienne chute, il peut à peine rester debout un quart-d'heure en toute autre circonstance. M. de Maccarthy s'est autrefois rompu les reins en succombant sous une trop forte charge de bois qu'il portait chez un pauvre par un escalier difficile. Combien les jésuites sont dégénérés ! S'ils avaient aujourd'hui la vertu qu'ils avaient autrefois, si M. de Maccarthy était un Stanislas, au lieu de monter avec de grands efforts du bois dans un grenier, il aurait, sans danger et sans dépense, chauffé les pauvres avec la neige qui se trouvait dans les gouttières : mais, comme le dit Horace :

Ætas
Pejor avis tulit
Nos nequiores daturos
Progeniem vitiosiorem.

Les premiers jésuites qui étaient assez méchans ont laissé des descendans qui l'étaient cent fois davantage; ceux d'aujourd'hui ont renchéri sur leurs prédécesseurs, et les jésuites à venir seront cent fois pis que ceux que nous connaissons : quel avenir pour nos enfans si Dieu ou la justice ne viennent à notre aide!

Une femme mourut subitement sans avoir reçu les sacremens de l'église; elle n'était point en état de grâce; Satan s'empara de son ame et commença à la retourner sur des charbons ardens. Celle-ci implora le secours de la sainte Vierge qui l'entendit aussitôt, et lui demanda ce qu'elle avait à dire à Dieu pour sa justification, et quelles bonnes œuvres elle pouvait faire valoir. La damnée répliqua qu'elle avait fait pendant sa vie peu de bien et beaucoup de mal; que cependant, le jour même de sa mort, elle avait donné à un pauvre un potage aux carottes. La sainte Vierge la conduisit devant son divin fils à qui

elle présenta le précieux potage. Dieu lui accorda la grâce de la damnée, qui revint sur la terre, et raconta cette petite aventure à ses amis et à ses connaissances.

Une source inépuisable de prodiges et de merveilles, un instrument miraculeux par excellence, c'est le scapulaire. Il n'est point de maladie si invétérée qu'il ne puisse guérir, point de blessure si profonde dont il ne puisse empêcher ou tout au moins retarder l'effet : l'eau admirable dite de Cologne n'a jamais eu le quart de ses heureuses propriétés; le scapulaire protége contre tous les dangers; les balles s'aplatissent contre lui : l'eau n'engloutit pas ceux qui en sont revêtus [1]. Quiconque porte sur lui le scapulaire, ne peut mourir qu'il ne soit en état de grâce, *impossibile est*. C'est, comme l'on voit, une manière commode de ne pas mourir du tout; car tout homme est libre d'éviter cet état de grâce qui doit être le signal de sa mort; mais

[1] Un jésuite s'occupe en ce moment de mettre au jour un ouvrage intitulé : Du Scapulaire appliqué à l'art militaire et à la navigation.

il faut bien prendre garde à soi, tenir ferme son scapulaire et ne pas le quitter une seule minute, sous quelque prétexte que ce puisse être; la mort pourrait à l'instant profiter de la circonstance; on a vu des mourans s'arracher, dans les convulsions de l'agonie, le scapulaire qui les retenait sur la terre; on a vu les saints anges l'enlever à d'autres qui s'obstinaient à le garder. Sauf ces cas d'enlèvemens qui ne sont malheureusement pas rares, il est impossible qu'un homme qui a le scapulaire soit damné.

EXEMPLES.

Une femme résolut un jour de se donner la mort, et pensant la trouver au fond d'une écluse, elle s'y précipita. Cette malheureuse, par distraction avait conservé le scapulaire. Soutenue par sa vertu divine, elle ne put, malgré tous ses efforts, s'enfoncer sous l'eau: elle surnagea, comme un bouchon de liége, si long-temps qu'elle fut secourue, retirée vivante encore et confessée avant d'expirer.

Un soldat atteint de plusieurs balles, fracturé, percé à jour, fut trouvé sur un champ

de bataille, gisant par terre, sans pouvoir remuer, mais aussi sans pouvoir mourir. Des médecins visitèrent ses blessures, et en reconnaissant plusieurs capables de donner instantanément la mort, ils faillirent tomber à la renverse de le voir encore vivant, mais le soldat fit bientôt cesser leur surprise : « Mes-
» sieurs, leur dit-il, j'ai sur moi le scapulaire,
» et je ne suis point en état de grâce ; hier au
» soir, en voyant passer une petite cantinière,
» j'ai commis un péché mortel de pensée ; je
» ne puis donc mourir jusqu'à ce que j'aie été
» confessé, et, comme la vie est à présent un
» supplice pour moi, je vous prie d'aller cher-
» cher un prêtre, afin que je me lave dans la
» piscine de la pénitence, et que je m'en-
» dorme dans le Seigneur. » On obtempéra à ses désirs, et à l'instant même où il reçut l'absolution, le scapulaire cessant son effet, son ame purifiée s'envola dans le sein de son Créateur [1].

On nous racontait tout cela sans rire.

[1] Indépendamment de son absurdité, cette histoire me paraît immorale. Il me semble que le soldat qui meurt pour son pays sur le champ de bataille, doit toujours

Un jour les jésuites voulurent frapper un grand coup, et nous faire voir un miracle de leur façon; voici comment l'événement trompa leurs espérances. Entre tous les imbéciles qui pullulaient à Saint-Acheul, on remarquait J*** (son nom est trop connu à Paris pour que je le cite). Ce pauvre garçon distinguait à peine sa main droite de sa main gauche; il était mal fait, pesant et louche; mais comme M. Azaïs a prouvé que tout se compense ici-bas, les qualités de son ame suppléaient largement aux défauts de son esprit et de son corps; il croyait à la conception immaculée; il portait le scapulaire, et son amour pour la mortification était tel qu'il se frottait le dessus des mains avec des orties pour se faire souffrir : des dispositions si heureuses firent espérer que Dieu prendrait pitié de son serviteur, et qu'il lui accorderait quelques-uns des avantages temporels dont il était privé.

mourir en état de grâce : c'est un baptême de sang qui, à mes yeux, vaut celui des martyrs; la perspective d'être damné pour avoir fait son devoir n'est pas propre à encourager un soldat qui marche à l'ennemi avec quelque faute sur la conscience.

la corde sensible. Mais au moment où vous lui parlez de brûler les juifs, d'excommunier les rois, et de mettre l'interdit sur les royaumes, les yeux de l'obsédé s'allument, il paraît indigné et furieux ; il veut qu'on chasse les jésuites, qu'on abolisse l'inquisition, qu'on propage les lumières, qu'on tolère les hérétiques ; vous reconnaissez à ces marques l'obsédé que le démon tourmente.

Cette obsession me paraît quelque chose de si extraordinaire, que je crains qu'on ne me soupçonne ici d'exagération ; cependant, j'affirme que j'ai entendu moi-même ces dissertations dans la bouche des jésuites.

Voici quelques anecdotes qu'ils nous racontaient ; elles sont aussi vraies que judicieusement choisies.

LA RELIGIEUSE.

Un hôpital militaire fut long-temps troublé par le fantôme d'une religieuse, vêtue de noir, qui venait s'y promener toutes les nuits. Les malades regardaient en silence ses excursions taciturnes, et nul n'osait lier conversation avec elle. Un jour cependant, l'un d'eux, plus hardi,

lui adressa la parole, et lui demanda poliment ce qu'il y avait pour son service, et ce qui leur procurait si souvent l'avantage de la voir. Elle répondit qu'elle venait chercher des prières, qu'elle était en purgatoire, et qu'elle en sortirait quand on aurait fait dire quelques messes pour elle. On satisfit les désirs de la suppliante, et elle ne reparut plus.

LA SUPÉRIEURE.

Une jeune personne avait commis en secret des péchés honteux qu'elle n'osa jamais découvrir à son confesseur. Déchirée par ses remords, et ne sachant que faire pour les apaiser, elle entra dans un monastère. Elle se flattait qu'à force de mortifications, d'austérités et de prières, elle parviendrait à effacer ses fautes sans les dire à confesse. Sa conduite parut si édifiante, que peu de temps après sa profession, on la choisit pour être supérieure de la communauté. Elle continua à fréquenter les sacremens, sans pouvoir vaincre la mauvaise honte qui lui avait toujours enchaîné la langue. A la fin, les austérités et les peines intérieures qui la dévoraient, amenèrent la ma-

ladie dont elle mourut. L'approche de la dernière heure augmenta ses angoisses, mais ne la rendit pas plus hardie à confesser les péchés qu'elle tenait cachés. Bref, elle reçoit les derniers sacremens, toujours avec ce funeste poids sur la conscience. Elle expire, et tandis qu'on la croit dans le paradis, elle est ensevelie dans les enfers.... Peu de temps après ses funérailles, elle apparaît à une de ses religieuses qui priait auprès de son tombeau. « Ne priez pas pour moi, lui dit-elle d'une voix lamentable, je suis damnée [1] ! — Quoi ! s'écria la sœur, demi-morte de frayeur, quoi ! vous damnée, ma mère !... vous qui avez si sainte-

[1] Ceci ressemble à ce qu'on a dit d'un chanoine de Paris qui, quelques jours après sa mort, sortit de son cercueil et s'écria en pleine église : *Justo Dei judicio condemnatus sum*. Les chartreux ont écrit que cette histoire avait été cause de la retraite du monde que fit ensuite leur patriarche saint Bruno. Le savant Papire Masson rapporte qu'un certain Cœsarius, Flamand, grand conteur de sornettes et de fables spirituelles, a écrit cela pour une vraie histoire dans son livre des Miracles. Notre Lesueur a traité ce sujet dans l'admirable collection de ses tableaux pour le cloître de Saint-Bruno. (*Note de l'Éditeur.*)

ment vécu! qui faisiez tant de pénitences!.... Que deviendrons-nous donc, nous autres? — Il est possible, reprend la défunte, que j'aie mené parmi vous une vie en apparence régulière et pénitente; mais tout cela ne m'a servi de rien. J'ai eu le malheur de cacher dans toutes mes confessions des péchés d'impureté, que j'avais commis, seule, dans ma jeunesse; voilà pourquoi je suis réprouvée! Puis, avec un cri horrible, elle ajoute : Et c'est pour une éternité!... » A l'instant elle disparaît.

LE MOINE, LES TROIS ESPRITS ET LE JARDINIER.

Il était une fois un vieux château, tellement rempli de farfadets, qu'aucune créature humaine n'y pouvait habiter en paix; ces farfadets n'étaient point de ceux qui, selon Bocace, cultivent les jardins et cherchent à accomplir les souhaits des hommes; c'étaient des esprits noirs et hideux, dont l'unique plaisir était, jour et nuit, de frapper aux portes, d'ébranler les contrevens et de traîner de lourdes chaînes. La compagnie de tels hôtes parut si déplaisante aux habitans du château qu'ils se réfugièrent au loin, et durant un assez long

espace de temps, le laissèrent entièrement désert. Plusieurs années s'étaient écoulées, lorsqu'un moine se présenta, et offrit d'aller chercher les lutins dans leur repaire. Il ne demandait pour cette expédition d'autres armes qu'un crucifix, un chapelet, un bréviaire et un sceau d'eau bénite; le scapulaire était caché sous son ample soutane. On accueillit son offre avec empressement. Il alla, sur le déclin du jour, s'installer dans une salle voûtée, que les esprits paraissaient affectionner; il s'établit de son mieux sur un reste d'escabeau, près d'une table vermoulue, plaça devant lui sa lumière, son livre et ses instrumens, se recommanda au Seigneur, et attendit tranquillement ce qui allait arriver. Minuit venait de sonner, quand il entendit un bruit de ferraille retentir près de la porte de sa chambre; une main décharnée et sonnant le squelette, frappa trois coups sur les panneaux disjoints par le temps. « Entrez, » dit le ministre de Dieu. Le mort ne se fit pas prier, il ouvrit incontinent la porte, et présenta au religieux une face noircie, et qui semblait à demi-consumée. « Que veux-tu ? » demanda le prêtre ? Le mort répondit : « Celui qui vient après moi te le dira. » Le reli-

gieux se remit à lire, et il avait à peine parcouru quelques pages, que le même bruit se fit entendre de nouveau; un second mort entra : ses mains et sa figure étaient comme celles du premier, dans un état de demi-combustion ; il sentait le damné d'une lieue; cependant ses traits ne portaient pas l'empreinte de souffrances aussi vives que les traits de celui qui l'avait précédé. « Que veux-tu ? » demanda le moine ? L'esprit répondit : « Celui qui viendra après moi te le dira. » Le prêtre commençait à désirer la fin de cette procession; heureusement, elle se fit peu attendre. Un troisième mort arriva, s'annonça comme les deux premiers et s'alla ranger à côté d'eux. « Qui que tu sois, s'écria le prêtre, je te somme de me dire d'où tu viens, et ce qui t'amène ici, toi et tes compagnons. — Tu vas le savoir, répondit le fantôme : nous avons tous trois possédé le château où nous sommes aujourd'hui réunis; la première ombre que tu as vue entrer est l'ombre de mon grand-père, la seconde est celle de mon père. Mon grand-père usurpa volontairement et sciemment le château sur son légitime possesseur; il en porte la peine, il est damné. Mon père savait

l'usurpation du sien, il ne voulut point restituer, il est damné. Cependant le Très-Haut, dans sa miséricorde, lui a imposé une peine plus légère, et ses souffrances sont moins intenses; pour moi, bon prêtre, je n'ai été pour rien dans cette affaire, et j'ai toujours ignoré le crime de mes parens; mais, dans mon ignorance, j'ai conservé ce château que je regardais comme le mien; c'est pourquoi Dieu, qui est bon et juste, m'a mis en purgatoire, où je dois rester jusqu'à la réparation de cette injustice; or, afin que tu saches qui en est à présent le maître légitime, c'est le jardinier, arrière-petit-fils de l'homme que dépouilla mon grand-père : fais-lui rendre son bien, tu termineras mes souffrances, et le château sera délivré de nos visites. » Ainsi fut dit, ainsi fut fait; on déclara l'affaire au jardinier, qui composa et se contenta d'une somme d'argent; le mort de bonne foi sortit du purgatoire, les deux damnés évacuèrent le château, et chacun trouva son profit à cet arrangement.

Non content de nous raconter de vieilles histoires de revenans, les jésuites essayèrent de nous faire croire qu'à Saint-Acheul il reve-

nait des esprits. Ces esprits n'avaient point des faces de réprouvés, ils étaient invisibles; leurs œuvres seules s'apercevaient. Ils se tenaient cachés tout le jour dans le fond des encriers ou entre les feuilles des bréviaires. Dès que la nuit était venue, ils commençaient à prendre leurs ébats; leur principal plaisir était de renverser les malles, les boîtes, les armoires, et de mettre sens dessus dessous tout ce qui était dedans. Le matin, on trouvait souvent sur la couverture des livres l'empreinte de leurs dents, entièrement semblables à des dents humaines; alors, on se racontait mystérieusement les événemens de la nuit; ces événemens faisaient la boule de neige; en passant de bouche en bouche chacun y ajoutait du sien; et les jésuites de faire *chorus*, inventant des circonstances effrayantes; tantôt on avait vu des choses extraordinaires; tantôt des gens qui veillaient exprès avec de la lumière, avaient entendu tout près d'eux un grand mouvement; ils avaient regardé sans pouvoir rien découvrir; mais au bout de quelques instans, ils avaient trouvé tout bouleversé comme par miracle.

Les jésuites nous disaient ces choses et cent autres semblables, cependant je n'en ai entendu

aucun affirmer positivement qu'il y eût des esprits dans la maison; ainsi, si on les interroge là-dessus, ils le nieront, ils diront que l'imagination des élèves a travaillé malgré eux sur quelques désordres passagers, dont eux, jésuites, ignoraient la source. Mais alors, qui les empêchait de les démentir positivement et d'en faire sentir l'extravagance? Lorsqu'on leur en parlait, au lieu de rire et de s'en moquer, ils prenaient un air sérieux et méditatif; ils répondaient qu'ils ne pouvaient rien dire là-dessus, et, après cette satisfaisante réponse, ils changeaient de conversation. Le dérangement des malles et des livres était parfaitement réel : reste à savoir si des êtres surnaturels venaient s'amuser à nos dépens, ou si les jésuites, pour mieux nous disposer à la crédulité, ne recouraient pas à de si indignes bassesses; de quelque manière qu'on résolve cette question, il est certain que des êtres malfaisans avaient choisi Saint-Acheul pour leur résidence.

Plusieurs chrétiens peu instruits croient abolie ou tombée en désuétude l'abominable coutume de se donner au diable; dans

aucun temps, au contraire, elle n'a été plus en vigueur et plus fréquente.

LE NOUVEAU FAUST.

Il y a peu d'années qu'un homme, poussé par un esprit de vertige, résolut de s'assurer, au prix de son éternité, quelques instans d'une félicité passagère : depuis long-temps, il se livrait en secret aux détestables pratiques de la sorcellerie qui est aussi très-répandue de nos jours ; il s'entretenait fréquemment avec l'esprit immonde ; il lui déclara un jour son dessein, fit ses conditions avec lui, exigea des richesses et un certain temps pour en jouir ; ce temps passé, il devait appartenir corps et ame à Satan. Celui-ci accepta le pacte, l'écrivit lui-même, l'apporta au misérable, qui le signa de son sang, comme cela se pràtique toujours en pareille occasion ; après quoi le diable emporta ce pacte, souhaita heureuse vie à l'homme et lui promit de le venir prendre au jour indiqué. Quelques années s'écoulèrent, le criminel ne pouvait jouir de ses trésors, au milieu des remords dont il était poursuivi, et c'était avec des angoisses mortelles et un effroi profond

qu'il voyait arriver l'échéance de son bail. Enfin l'inquiétude qui le consumait lui causa une maladie dangereuse, qui en peu de jours le mit aux portes du tombeau ; il envisagea alors plus fixement que jamais toute l'horreur de sa situation : il ne pouvait plus jouir des biens qu'il avait achetés si cher : dans peu d'instans il devait être jugé ; et comment pourrait-il se présenter devant son Créateur? Comment disputerait-il son ame à Satan, lorsque celui-ci viendrait la revendiquer, muni du traité par lequel lui-même la lui abandonnait? Dans cette extrémité, il se décida à appeler un prêtre, résolu de lui tout avouer ; il doutait qu'il y eût quelque remède ; le prêtre le rassura, entendit l'aveu de sa faute et l'engagea à se confier en la miséricorde du Dieu qui n'avait point rejeté la prière tardive du bon larron ; il resta plusieurs nuits au chevet de son malade, toujours priant avec lui et conjurant le Seigneur de le délivrer de ce désespoir qui le consumait. Le malade l'écoutait avec avidité, et chacune de ses paroles semblait répandre un baume rafraîchissant dans cette ame desséchée depuis long-temps au souffle du remords. Enfin Dieu prit en pitié les prières de son ministre

et le repentir du mourant; l'espérance revint à cet homme qui avait perdu l'habitude d'espérer, et le prêtre le jugea digne de recevoir les sacremens de l'Église. Son pacte avec le diable était encore entre les mains de ce dernier : mais, au moment même où il recevait l'absolution, on entendit un léger bruit sous son oreiller : il regarda ce qui pouvait le produire; ô prodige! c'était son pacte que le diable venait de rapporter. Le prêtre réduisit en cendres ce monument d'impiété, de crainte que son pénitent, revenu en santé et retrouvant son pacte tout fait, ne fût tenté de le rendre de nouveau valable, et, grâce à cette sage précaution, il vécut de longues années dans la pratique des vertus les plus sublimes; permettant à son confesseur, qui était un jésuite, de raconter son histoire à ses confrères pour l'édification de leurs élèves.

Si ces histoires avaient trouvé des opposans, le ridicule en aurait fait justice, et la vérité aurait jailli du choc des opinions; mais personne n'osait élever le plus léger doute sur leur authenticité; du matin au soir on nous fournissait de nouveaux miracles, ils nous étaient

racontés, on nous les lisait, on nous les prêchait, on nous les faisait entrer par tous les pores ; nous vivions dans une atmosphère de prodiges, et, si nous avions été tant soit peu crédules, nous aurions pu supposer que cinq cents diables étaient toujours à nos trousses. Je demande si une telle éducation est propre à donner des idées justes et un sens droit à des jeunes gens.

M. DE KIRIOLET.

On nous parlait souvent d'un monsieur de Kiriolet qui a passé sa vie à commettre toutes sortes de crimes, mais qui les a bien expiés de reste, puisqu'il est entré dans la société de Jésus.

Cet homme faisait tout le mal qu'il lui était possible de faire; il abusait de son esprit, de son courage et de sa force physique ; il était querelleur, duelliste, incrédule. Il violait les femmes et tuait les maris ; bien plus, non content de tous ces excès, il ne jeûnait point en carême et faisait gras le vendredi ! C'est, après saint Ignace, le plus mauvais sujet que l'ordre ait jamais reçu.

Un jour, il entra dans une église pour se moquer des augustes mystères qui s'y célébraient. Joignant l'ironie à l'impiété, il composa son visage et prit une figure de dévot; sa main, que plusieurs meurtres avaient souillée, se plongea jusqu'au coude dans le bénitier; il fit, par dérision, un énorme signe de croix et pénétra dans le sanctuaire. C'est là que Dieu l'attendait. A l'instant où Kiriolet se présenta, on exorcisait un homme possédé du diable; ce malheureux jetait les hauts cris ou plutôt le diable les jetait par sa bouche : Kiriolet s'approcha, et le dialogue suivant eut lieu dans l'église en présence de tous les fidèles rassemblés.

LE DIABLE *dans le corps du possédé.*

Te voilà donc, scélérat ? Damné misérable ! Que viens-tu faire dans cette église ?

M. DE KIRIOLET *croyant parler à tout autre qu'au diable.*

Monsieur, est-ce à moi que vous parlez ?

LE DIABLE.

Oui, c'est à toi. Crois-tu que je ne te connaisse pas? Tu es M. Kiriolet; tu as commis

mille crimes, tu as violé, blasphémé, menti, assassiné, etc., etc., etc.

Ici le démon entra dans quelques détails qui firent pâlir et décamper subitement M. Kiriolet.

Nous ignorons quel motif a pu engager le diable à lui faire cette incartade; quel qu'il fût, elle lui coûta cher; car il perdit un de ses meilleurs serviteurs : Kiriolet sortit pensif, et réfléchissant sur les paroles du diable, sur son indiscrétion, sur sa vie passée à lui, Kiriolet, de réflexions en réflexions, il en vint au désir de changer de conduite. Après avoir examiné les divers chemins qui pouvaient le ramener à Dieu, il n'en trouva pas de plus direct que la société de Jésus, et ce choix fit honneur à ses lumières et à son discernement : il y entra donc, fit pénitence et se distingua par ses vertus et sa piété; c'est l'un des plus vertueux jésuites qui aient jamais existé.

Voici quelques traits de sa vie avant qu'il fût converti : Kiriolet, poursuivi par le remords, exaspéré, furieux contre lui-même et contre le ciel, sortit de chez lui pendant une nuit obscure et appela en champ clos l'Être-Suprême auquel il croyait apparemment encore.

Comme dans les combats singuliers l'offensé a le choix des armes, et que Kiriolet savait qu'il était l'agresseur, il en porta avec lui de différentes sortes, décidé à accepter celles que son adversaire choisirait. Il paraît que le bon Dieu choisit le pistolet, car à peine Kiriole eut prononcé les paroles de défi, qu'il entendit une explosion semblable à celle du tonnerre, et vit tomber du ciel, au lieu de balle, un petit billet proprement roulé sur lequel étaient écrits ces mots : *Non desidero mortem peccatoris, sed ut convertatur et vivat*[1].

Cet événement eût touché bien des gens : Kiriolet, plus endurci, n'y fit nulle attention, et regretta seulement de n'avoir pas eu affaire à un adversaire moins impalpable. Il fut se coucher aussi endurci qu'auparavant et révoquant en doute la bravoure de Dieu. A peine s'était-il remis dans son lit que la foudre tomba et réduisit tout en poudre autour de lui. Son domestique épouvanté s'élança en criant au secours! Kiriolet le gourmanda sur sa poltronnerie, se retourna dans son lit et se rendormit aussitôt.

[1] Je ne veux point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.

On voit que c'était un rude homme que M. de Kiriolet, et quel jésuite!

Mieux eût valu, ce me semble, substituer à ces différentes histoires celles de Peau d'âne et de la Barbe bleue.

Satan V.·. M.·.

Une institution tout-à-fait diabolique, selon les RR. PP., est celle de la franc-maçonnerie; Satan affectionne tellement ce corps, qu'un jour de grande réunion, le *vénérable* se trouvant absent par hasard, et cette absence étant sur le point de faire dissoudre l'assemblée, le diable parut et la présida en personne. J'ignore quelle était la mine de ce vénérable ; mais les francs-maçons reconnurent tous à l'instant leur seigneur et maître, et les travaux maçoniques commencèrent aussitôt.

CHAPITRE XI.

PRÉDICTIONS.

Le bienheureux Cézaire et Marie Alacoque. — Pie VII, *Aquila rapax*.

Après avoir rempli d'événemens prodigieux et effrayans tout le passé et tout le présent, c'eût été laisser la besogne imparfaite que de n'en pas remplir aussi l'avenir; les jésuites ne font pas les choses à demi. Les prédictions du bienheureux saint Cézaire leur ont appris d'une manière aussi certaine que détaillée le terrible avenir qui nous attend, et voici ce qu'ils ont bien voulu nous communiquer de ces prédictions.

Le bienheureux saint Cézaire a donné la liste exacte de tous les papes à venir, et, terrible présage! sa liste est presque entièrement épuisée. Cependant la religion catholique ne

peut subsister sans pape, le monde ne peut exister sans la religion catholique; il est donc clair que la fin des temps approche. Les signes précurseurs de cette épouvantable catastrophe ne tarderont guère à se manifester, et les hommes aujourd'hui vivans pourront en être les témoins. L'époque de l'apparition de l'antechrist est incertaine, mais la terre entière va être incessamment inondée d'effroyables malheurs. En 1850, les cinq sixièmes de la population française auront péri, et il ne restera plus qu'un homme pour six femmes. Je ne sais comment les choses iront alors, car nous ne sommes plus au temps où les justes péchaient sept fois par jour. En 1870 on verra paraître un grand homme qui restaurera les trônes et les autels. Il rendra au monde un éclair de bonheur; mais le génie de ce grand homme ne pourra prolonger les destinées du monde sur son déclin. Sa mort sera le signal d'un nouveau débordement de toute espèce de fléaux, et avant deux cents ans la trompette du jugement aura sonné. Le bienheureux Cézaire se lèvera à ce bruit. Il se réjouira sans doute de voir ses paroles si exactement vérifiées, et surtout de rencontrer dans la vallée de Josaphat ses ad-

mirateurs les jésuites et sa digne émule, la bienheureuse Marie Alacoque.

Le bienheureux saint Cézaire désigne nommément chaque pape; il ne les appelle point Pie ou Ganganelli, il leur donne des noms de sa composition qui s'appliquent plus ou moins bien au sujet. Le pape Pie VII s'appelait *Aquila rapax :* le pauvre homme était peut-être très-rapace, mais à coup sûr ce n'était pas un aigle. Du reste, l'époque de sa mort était connue d'avance aux jésuites; car le bienheureux saint Cézaire a dit: *Nullus preteribit annos Petri.* Ces années de Pierre sont vingt-cinq ans de papauté, durée de la mission de ce premier pape; Pie VII a presque atteint ce terme fatal qu'il ne pouvait dépasser.

Toutes ces histoires me paraissent infiniment propres à rendre imbéciles les jeunes gens qu'on en étourdit du matin au soir: de plus, leur ridicule rejaillit jusque sur la religion catholique. Les prophéties ne sont sûrement pas la partie des livres saints qui attire le plus notre respect et notre confiance; les inconcevables descriptions de l'Apocalypse ont certainement fait plus d'un incrédule; pourquoi donc faire ressortir davantage ce qu'elles ont d'extraor-

dinaire et de choquant pour notre faible intelligence, en plaçant à côté d'elles, pour point de comparaison, les recueils de sottises et de ridicules absurdités? Les prophéties de saint Cézaire peuvent jeter sur les livres saints la même défaveur que les miracles forgés par les jésuites jettent sur ceux de l'Écriture.

CHAPITRE XII.

JÉSUITISME.

Les pruneaux et les haricots. — Jeune protestant à Saint-Acheul. — Le père Loriquet, historien de France.

FAIRE abnégation entière de toute espèce de bon sens et de droiture; n'apporter jamais de bonne foi ni dans les traités, ni dans les promesses; poser toujours en fait que l'on a raison, et détester ceux qui en demandent les preuves; nier les faits et l'histoire; être injuste envers tout le monde; ne s'inquiéter jamais des moyens, et marcher toujours à ses fins *per fas et nefas;* se plier à tout, suivant le vent qui souffle; quitter et reprendre ses principes, prouver ensuite qu'on n'a jamais changé; interpréter, torturer les choses de sorte que le blanc soit noir, et que le noir paraisse blanc; cacher une insa-

tiable ambition sous les dehors d'une humilité profonde ; pousser l'esprit de corps plus loin que personne ne l'a jamais poussé ; être en toutes choses faux, retors et machiavéliste : voilà le jésuitisme.

Les Houins-Houins chez qui voyagea Gulliver, croyaient que la parole nous était donnée uniquement pour exprimer nos pensées ; ils ne concevaient pas qu'on pût jamais s'en servir autrement ; pour les jésuites, ils croient n'avoir une langue que pour faire sur tous les points l'éloge ou l'apologie de leur ordre, et il ne leur vient même pas dans l'esprit qu'ils puissent en faire un autre usage. Tout ce qui tient à eux est bon, est beau, est utile et conforme à la morale et aux saines doctrines ; tout ce qui leur est contraire est irréligieux, criminel, méprisable. Il n'existe pas sur la terre un seul homme si méchant qui n'ait une bonne qualité, ni un homme si bon qui n'en ait vingt mauvaises ; mais les jésuites ne peuvent trouver, soit au physique, soit au moral, un défaut parmi leurs partisans ni une vertu parmi leurs ennemis ; les écrivains qui les défendent sont tous de bonne foi, loyaux, bien faits et agréables de figure. Ceux qui les attaquent sont des monstres, soit

pour le corps, soit pour l'ame. Toujours outrés, toujours injustes, ils contestent à Pascal son génie, à l'empereur Julien son courage, à Napoléon ses talens militaires. Ils portent aux nues l'humanité, la douceur, la piété de Constantin qui, après avoir fait couper la tête à sa femme et à son fils, favorisa le catholicisme.

Ils se sont fait une petite langue à eux dont personne autre n'a la clef, langue souple et commode, qui dit tout ce que l'on veut, sauf ce qu'elle semble dire, et qui ne permet pas de jamais les prendre par leurs paroles, puisque sous chacune d'elles est caché un détour, un subterfuge, un faux-fuyant par lequel ils vous échappent au moment où on croyait les saisir. En voici un exemple :

Le prospectus de Saint-Acheul annonce que les maîtres mangent les mêmes choses que les élèves ; ils trouvaient moyen, sans manquer à cette clause, de se régaler et de nous faire faire maigre chère. En sortant de notre réfectoire, nous passions devant celui des Pères, et nous trouvions étalés sur les tables les débris de leurs repas : il s'y rencontrait de longues arêtes qu'ils n'avaient sûrement pas tirées des pruneaux au jus et des haricots en salade dont nous nous

étions rempli l'estomac. Vous concluez peut-être de là qu'ils avaient du poisson à dîner, et qu'ils n'avaient par conséquent pas mangé les mêmes choses que nous : vous vous trompez, ils avaient mangé les mêmes choses que nous; seulement ils en avaient aussi mangé d'autres, ce que ne défend pas le prospectus; ils avaient ajouté à notre repas quelque brochet ou quelque anguille; mais les pruneaux et les haricots figuraient sur la table, et leur pain, leur eau et leur sel étaient exactement les nôtres.

Comme il est des gens naturellement enclins à la critique, qu'une explication si raisonnable n'aurait pas satisfaits, on défendait expressément d'entrer jamais sous aucun prétexte dans la salle où dînaient les Pères; on pouvait les aller chercher dans leur chambre, dans leur lit, au pied des autels, partout enfin, excepté dans ce lieu sacré et inviolable nommé le réfectoire. Ces pieux anachorètes, ces élus du Seigneur voulaient apparemment qu'on leur appliquât ce vers de *la Gastronomie :*

Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne.

Le jésuitisme ne se prononce jamais ouvertement sur rien; il tient toujours tout caché

pour se réserver le pouvoir de montrer, selon les circonstances, l'un ou l'autre côté. On avait imprimé une liste de tous les élèves qui ont passé par Saint-Acheul; les jésuites ont empêché de la faire connaître, parce qu'ils veulent qu'on ne sache jamais à quoi s'en tenir sur leur compte. Ils grossiront ou diminueront de vive voix cette liste suivant l'exigence des cas. Lorsqu'ils voudront empaumer un jeune homme ambitieux, ils lui vanteront leur puissance, et doubleront le nombre déjà si grand de leurs élèves : quand ils voudront cacher leur influence, ils se présenteront comme de modestes religieux, obscurs, sans protection, et alors le nombre de leurs élèves sera réduit au demi-quart.

Un jeune homme protestant, nommé Butler, fut mis à Saint-Acheul par ses parens, sous la condition expresse que les jésuites ne le feraient pas changer de religion : ceux-ci le promirent formellement, et au bout de quelques mois ils reçurent l'abjuration du jeune homme. Ils crurent nous inspirer une haute admiration pour leur adresse et nous donner un bel exemple à suivre en rendant publics ce fait et ses antécédens. Pères protestans, envoyez vos fils à

Saint-Acheul. Qu'y a-t-il de plus sacré que la religion d'un enfant, et que respecteront les hommes qui n'ont pu respecter une chose si sainte ?

Lorsque plusieurs élèves s'étaient réunis pour commettre une faute, il n'y avait pas de moyens que les jésuites n'employassent pour découvrir les coupables. On promettait sa grâce à celui qui voudrait parler et dénoncer les autres; et ordinairement, loin de lui tenir parole, on le chassait tout le premier; quand les accusés tenaient bon et refusaient de s'inculper réciproquement, il n'y avait sorte de ruses, de protestations, de sermens qu'on n'employât pour leur délier la langue. Leur faute alors n'était rien; c'était une plaisanterie, une farce dont on voulait connaître les auteurs, seulement pour pouvoir dire qu'on en était instruit, et pour montrer que tout se découvre, et que, s'ils eussent fait du mal, on l'eût découvert tout de même : s'ils donnaient dans le panneau, on leur faisait payer cher leur sottise; on découvrait à l'instant des circonstances aggravantes qu'on n'avait pas aperçues d'abord; on leur faisait voir que leur action était plus criminelle qu'ils ne l'avaient pensé eux-mêmes; on les

engageait à l'expier en mettant une grande franchise dans leurs aveux, et, quand on en avait tiré tout ce qu'on en voulait savoir, on les mettait tous à la porte.

Quelquefois cependant le principal dénonciateur était conservé : c'était plaisir alors d'entendre les jésuites exalter sa droiture et la générosité qu'il avait montrée en faisant chasser ses camarades : c'était un bon jeune homme, franc, loyal, incapable de fausseté et de perfidie : les autres, au contraire, qui s'étaient fait renvoyer plutôt que de parler contre lui étaient des êtres sans bonne foi et sans honneur, des scélérats en herbe qui devaient un jour devenir capables de tout, des monstres qu'on vouait à l'exécration générale.

L'histoire a blâmé le cardinal de Fleury d'avoir engagé Louis XV à lui dénoncer les membres de la conspiration des Marmouzets; on lui a reproché d'avoir, dans son intérêt personnel, accoutumé ce prince à manquer de fidélité, et de lui avoir fait envisager une action basse sous un faux point de vue : cette faute du cardinal est le péché quotidien des révérends Pères.

Je trouve juste et parfaitement dans l'ordre

qu'un homme ayant autorité sur un autre, lui dise : Vous avez fait une faute, vous allez dénoncer vos complices ou subir une peine quelconque. Il n'y a à cela ni fausseté, ni trahison; c'est seulement un usage de la force. Le tort des jésuites consiste à abuser de leur ascendant sur l'esprit d'un élève pour lui présenter comme un acte de vertu ce qui n'est qu'un acte de faiblesse : le dénonciateur par conscience et par vertu dénonce avant d'être soupçonné; celui qui dénonce après qu'il est découvert, dénonce par lâcheté, et, en petit comme en grand, il ne faut jamais mettre d'idées fausses dans la tête des jeunes gens, quand il s'agit de loyauté et de délicatesse.

On trouve dans l'histoire de France du P. Loriquet un morceau qui m'a paru bien fort de fausseté et de jésuitisme, bien remarquable par la subtilité avec laquelle les événemens sont torturés et présentés sous un faux point de vue, c'est la narration de l'expulsion des jésuites en 1762 [1].

[1] Tout est ruse et déguisement dans la conduite des révérends pères jésuites : ainsi présentez-vous à la librairie des Rusand de Lyon ou de Paris, et demandez l'his-

« La secte maçonnique, à peine sortie des
» ténèbres où elle s'était si long-temps tenue
» cachée, reçut en foule dans son sein les en-
» fans de la philosophie moderne, Déistes,
» Sceptiques, Matérialistes, Athées, et cette
» ligue leur prêta de nouvelles forces. Tous
» réunis par la haine de la religion, contre les
» jésuites qui, de l'aveu du monde entier, en
» étaient les plus ardens défenseurs, ils trou-
» vèrent les jansénistes disposés à seconder
» leurs projets. Soutenus de ces auxiliaires,
» ils dressèrent des batteries si puissantes, ils
» firent jouer tant de ressorts, que presque
» tous les parlemens entraînés par le parti
» philosophique, tout en croyant ne servir
» que le parti janséniste, résolurent la perte de
» la société de Jésus. En vain le clergé de
» France, consulté par Louis XV, fit entendre

toire de France du père Loriquet; on vous servira une histoire de France qui n'a sur le frontispice, pour nom d'auteur, que ces quatre lettres initiales : A. M. D. G***. Questionnez-vous le libraire pour savoir si ces quatre lettres veulent dire Loriquet, il vous assurera que c'est là son chiffre, son anagramme, et que tout ouvrage qui portera les quatre lettres jésuitiques, doit être attribué au père Loriquet. (*Note de l'Éditeur.*)

» les plus vives réclamations contre l'injustice
» des poursuites et l'irrégularité des procé-
» dures ; en vain, du haut de la chaire apostoli-
» que, le souverain pontife éleva la voix en faveur
» d'une société qui avait bien mérité de la re-
» ligion ; en vain la famille royale et le roi lui-
» même tentèrent de conjurer l'orage. Les
» parlemens, forts de la faiblesse du monar-
» que, et secrètement appuyés par un ministre
» perfide [1], détruisirent en un jour le chef-
» d'œuvre des institutions religieuses et ren-
» versèrent le seul rempart que l'on pût encore
» opposer au débordement de la licence et de
» l'incrédulité. Jamais peut-être Louis XV ne
» montra-t-il autant de pusillanimité que dans
» cette conjoncture. Il aimait, il honorait la
» société proscrite, et cependant il la laissa
» opprimer ; il lui donna des regrets et des
» larmes, mais il n'en signa pas moins l'arrêt
» de son conseil qui la supprimait et qui met-
» tait ainsi le sceau à l'iniquité des tribunaux.
» La famille royale avait ouvert un asile à
» plusieurs des plus distingués d'entre les jé-
» suites. Mais Louis n'eut pas le courage de les

[1] Le duc de Choiseul. (*Note du Père Loriquet.*)

» soustraire à l'exil auquel étaient condamnés
» leurs frères, et ni son estime, ni son affection
» pour eux ne put les mettre à l'abri de l'ani-
» mosité des parlemens qui redoutaient jus-
» qu'aux cendres de cette société. »

Voyez quels sont les ennemis et les auxiliaires des jésuites; vous trouvez de leur côté tout ce qu'il y a de bon et de recommandable dans la nation, le clergé, le Roi et sa famille, le pape même qui élève sa voix du haut de la chaire apostolique. Qui trouvez-vous contre eux? Tout ce qu'il y a de pire et de plus corrompu, la lie, le rebut du peuple, des athées, des matérialistes, des francs-maçons, hommes dont l'origine est honteuse et criminelle, dit plus haut M. Loriquet, et dont les sermens et les mystères avaient pour unique but le renversement des trônes et des autels; vous y trouvez des jansénistes, hommes pires encore aux yeux des jésuites que les athées et les francs-maçons [1]. Vous y trouvez les parlemens, réu-

[1] Ces pauvres jansénistes! ils sont poursuivis au-delà du tombeau, et la haine des soi-disant compagnons de Jésus contre Port-Royal n'est pas prête à s'éteindre. Cependant qu'ils nous permettent, les Révérends Pères,

nions de sicaires dont les exhortations forcenées déterminèrent le crime de Damiens, car M. Loriquet attribue aux parlemens ce crime que dans le temps on a reproché à d'autres. Tous

de leur remettre sous les yeux un fait historique qui donne matière à penser. Il ne paraîtra pas indifférent dans ces temps où la tolérance est invoquée par tous les partis, par toutes les opinions, hormis par la race jésuitique.

« En 1711, on présenta à Louis XIV un plan pour » le rétablissement de Port-Royal ; le cardinal de » Noailles, à qui le mémoire fut renvoyé, n'en tint » aucun compte. Néanmoins il était dévoré de remords » depuis le moment où, par une lâche condescendance, » il avait servi la vengeance des ennemis de Port-Royal, » en souscrivant à sa destruction. Un jour, cédant à des » sollicitations réitérées, l'archevêque de Paris se décida » à visiter les ruines de cette maison : à leur approche, » à leur aspect, il fondit en larmes. Alors furent dits ces » mots souvent répétés, que les pierres de Port-Royal » retomberaient sur lui. L'acte de faiblesse qu'il avait à » se reprocher empoisonna le reste de sa vie ; c'est l'iné- » vitable punition de tous ceux qui, d'ailleurs, doués » comme lui de qualités précieuses, n'ont pas de carac- » tère * »

* Voici ce que dit du caractère de l'archevêque de Paris le cardinal de Beausset, dans son *Histoire de Fénélon :* « Le cardinal de Noailles, avec des vertus et des qualités infiniment estimables, avait ce mélange d'entêtement et de faiblesse, apanage trop ordinaire des caractères plus remarquables par

ces monstres réunis fondent ensemble sur le dernier rempart des mœurs et de la religion. La perfidie les rend vainqueurs et ils détruisent *le chef-d'œuvre des institutions religieuses.* Ainsi l'expulsion des jésuites n'a été rien autre chose que le triomphe du mal sur le bien, que la conspiration de toutes les passions vicieuses contre tout ce qu'il y avait de sacré et de respectable, et cette expulsion dont on leur fait quelquefois un sujet de reproche, est pour eux un titre de gloire et le plus beau fleuron de leur couronne.

Et les gens qui distinguent les anciens jésuites des nouveaux et leur supposent des principes différens, que diront-ils de cette phrase: *Le chef-d'œuvre des institutions religieuses?* Il n'y a pas sans doute de changement à faire à un chef-d'œuvre; eh bien! les jésuites nouveaux regardent comme un chef-d'œuvre les réglemens, les principes et les maximes de leurs prédécesseurs : qu'on nous dise après cela qu'ils en ont changé.

la droiture des sentimens et des intentions, que par la rectitude et l'étendue des idées; il consuma tout son épiscopat à des discussions où il se voyait sans cesse obligé de reculer pour s'être trop imprudemment avancé, et dans lesquelles il finissait par mécontenter également tous les partis. »

A les entendre, leur ordre entier ne contenait que des aigles; et nous étions tout surpris de voir nous présenter comme des génies, dès qu'ils avaient pris le froc, quelques-uns de nos camarades que nous avions connus sots au-delà de toutes bornes.

Il est inoui qu'un jésuite ait jamais dit du mal d'un autre jésuite devant des étrangers; ces messieurs lavent leur linge sale en famille et ne conviennent jamais qu'il y ait pu avoir quelque chose d'imparfait dans leur ordre et dans ce qui y a rapport. Les faits sont tous présentés comme dans le morceau que j'ai cité plus haut; et afin qu'aucun jésuite ne puisse concevoir des doutes sur la perfection de la société, il leur est défendu à tous de rien lire de ce qui s'imprime contre elle.

Il résulte de là qu'un jésuite, en lui supposant même le sens droit et l'esprit juste, est inévitablement et incurablement condamné à l'erreur dès qu'il est entré dans la société. Exclu par ses devoirs des cercles et des réunions, il ne converse plus qu'avec des hommes intéressés à lui cacher la vérité. C'est vainement pour lui que les meilleurs écrivains mettent au jour les actions criminelles, les plans

dangereux et la marche tortueuse de son ordre; il ne peut plus les voir ni les entendre, ses yeux sont fermés, ses oreilles sont closes à la vérité; sourd aux imprécations unanimes de la France, il n'entend qu'une seule voix, celle des jésuites et d'un petit nombre d'adeptes qui se félicitent ensemble sur l'heureux résultat de leurs entreprises.

On ne peut obtenir de ces hommes qu'ils montrent leurs constitutions: une fois pourtant ils les ont montrées, et leur expulsion de France a suivi à l'instant cet acte auquel on les avait contraints [1]. Pascal a prouvé parfaitement que tous les articles de leurs constitutions étaient subordonnés à la volonté du Père général qui peut les changer à son gré. Nous

[1] Le 26 août 1761, déclaration du Roi qui ordonne que, dans six mois, pour tout délai, les supérieurs de chaque maison de la société de Jésus seraient tenus de remettre au greffe du conseil les titres de leur établissement en France.

Le 6 août, arrêt de la Cour qui ordonne que les jésuites remettront dans trois jours, au greffe de la cour, un exemplaire imprimé des constitutions de leur société, no-

renvoyons nos lecteurs aux Lettres Provinciales. Si elles ne contenaient rien de contraire au bien public, pourquoi ne montreraient-ils pas ces fameuses constitutions ? On en connaît assez pourtant pour juger de ce que l'on ignore, et tous les devoirs du jésuite sont tracés dans ce peu de mots : *Sicut baculus in manu senis* (comme un bâton dans la main d'un vieillard) ; ainsi doit être le jésuite dans la main du Père général. Ce texte est avoué de tous et l'on n'en saurait imaginer un plus positif et plus précis. Le jésuite doit donc exécuter pas-

tamment de l'édition de Prague en 1757, et qui condamne lesdites constitutions comme attentatoires à l'autorité de l'Eglise, à celle des conciles généraux et particuliers, à celle du Saint-Siége et de tous les supérieurs ecclésiastiques, et à celle des souverains ; et pour autres causes énoncées audit arrêt.

Autre arrêt du même jour qui, vérification faite des ouvrages de ladite société, en condamne trente-trois à être lacérés et brûlés par la main du bourreau, et qui, en outre, fait défense, 1° de recevoir des novices, même étrangers ; 2° de continuer les leçons publiques ; 3° défense aux sujets de S. M. de fréquenter lesdits jésuites ; 4° qui ordonne aux parens, tuteurs, curateurs, etc., de retirer leurs enfans desdites maisons dans lesdits temps, comme bons et fidèles sujets du Roi, zélés pour sa con-

sivement l'ordre qu'il a reçu, et sa conscience lui défend d'examiner si cet ordre est juste ou s'il ne l'est pas; il accomplit également son devoir en s'employant à instruire ou à tromper les peuples, en prêchant la paix ou en soufflant la discorde; il devrait, si son chef l'avait exigé, aller frapper les plus augustes victimes, il devrait le faire sans délai et sans examen, car le bâton frappe et ne réfléchit pas.

Ils se croient appelés comme les Romains à devenir les maîtres du monde, et le souvenir du passé, les épreuves redoutables dont ils

servation ; 5° défense auxdits parens, etc., d'envoyer les étudians dans aucune des écoles de la société hors du ressort de la Cour et du royaume, sous peine d'être réputés fauteurs de leur doctrine *impie*, *sacrilège*, *homicide*, attentatoire à *l'autorité* et *sûreté* de la personne du Roi, et comme tels poursuivis, suivant la rigueur des ordonnances ; 6° qui déclare les étudians dans lesdits colléges incapables de prendre ni de recevoir aucuns degrés dans les universités, et de posséder aucune charge civile et municipale, offices et fonctions publiques ; 7° défense à tout sujet de s'initier dans ladite société, sous les peines portées en l'arrêt; 8° défense de s'assembler et d'avoir aucune communication avec lesdits jésuites, sous les peines qu'il appartiendra. (*Note de l'Éditeur.*)

sont sortis triomphans leur inspirent une confiance patiente que rien ne leur ôtera jamais; lorsque le vent souffle contre eux, ils courbent le dos, s'enveloppent de leur manteau et attendent avec une impassible constance que l'orage se soit apaisé; lorsque le temps est redevenu serein, ils mettent toutes leurs voiles dehors et la possibilité d'une nouvelle tempête les encourage à ne rien perdre des momens qui leur sont propices.

Le respect des lois ne les arrêtera jamais; il n'en est qu'une pour eux, celle de suivre aveuglément les ordres de leur chef ; la crainte du supplice ne les retiendra pas plus, plusieurs désirent avec ardeur recevoir la mort pour la foi; quelques-uns croient avoir un pressentiment qu'ils sont destinés au martyre; ils l'attendent avec joie et calme, et parlent de leur fin tragique avec autant de certitude et de sécurité, que le voyageur embarqué sur un navire parle de son départ fixé au lendemain.

Que ne peut-on faire avec de tels hommes? que n'a-t-on point à craindre d'eux? et en quoi cette société diffère-t-elle de celle que présidait le Vieux de la Montagne?

CHAPITRE XIII.

PRINCIPES.

Malheur aux tièdes. — Les marmots. — Saint Louis de Gonzague. — *Vos dii estis.*— L'inobservance du dimanche.

Quelques personnes prétendent qu'il n'y a nul inconvénient à donner aux enfans des principes exagérés en matière de religion. Lorsque vous leur en développez les dangereuses conséquences, elles vous répondent qu'il ne faut pas se faire des monstres de choses tout-à-fait indifférentes; que le fanatisme n'est point à craindre sur une si petite échelle; que ce qui serait dangereux dans un ministre ou dans un archevêque, n'est que risible dans un écolier; que l'abondance de bien ne pouvant nuire, il vaut mieux inspirer un peu plus qu'un peu moins de religion; enfin, que les jeunes gens en retranchent toujours assez.

Je conviendrai que les jeunes gens en retranchent fréquemment assez; j'ajouterai même que souvent ils en retranchent trop; mais pourquoi en retranchent-ils trop? Parce qu'on les force à en retrancher beaucoup. Lorsqu'on a dit à un jeune homme que ceux-là n'étaient pas chrétiens qui n'avaient pas un crucifix dans leur chambre, ou qui manquaient, par respect humain, à dire leur *benedicite*; lorsqu'on lui a affirmé cela, comme le font les jésuites, aussi fortement que l'existence de Dieu, comment voulez-vous que notre jeune élève ne commence pas, dès qu'il est hors de pension, à examiner les paroles de ses maîtres, et à remettre en question tous les principes qu'il tient d'eux? Voulez-vous que, dans un déjeuner de jeunes gens, il reste debout quand les autres sont assis, joigne les mains, fasse le signe de la croix et se mette à prier Dieu? Voulez-vous qu'au premier propos libre, il se lève de table, prenne son chapeau et gagne la porte [1]? Une seule équipée semblable le rendrait pour toujours la fable de ses compagnons: il faut donc, ou qu'il

[1] Les jésuites enseignent qu'on y est obligé en conscience.

se fasse anachorète, ou qu'il renonce à une partie des leçons des jésuites : il abandonnera donc d'abord l'une, puis l'autre, puis quelques autres encore. Où s'arrêtera-t-il sur cette pente rapide? Il lui était plus aisé de ne pas commencer à descendre que de demeurer à moitié chemin; convaincu que ses anciens maîtres manquaient souvent de sens commun, il rejettera peut-être jusqu'au dernier de leurs préceptes, et alors il sera impie, car les jésuites prêchent la religion chrétienne en même temps que la superstition.

Trop demander est à mon avis le moyen le plus sûr pour ne rien obtenir; presque tous les hommes sont capables de pratiquer la vie chrétienne bien comprise; presque tous, dans notre siècle, sont incapables de pratiquer la vie dévote : or, les jésuites ne cessent de confondre ces deux choses, ou plutôt de détruire la première pour lui substituer la seconde; aussi il arrive de deux choses l'une : les impressions du premier âge étant vives et profondes, quelques esprits n'en guérissent jamais; ceux-là restent toute leur vie sous l'influence jésuitique. D'autres, doués d'une logique plus forte, découvrent promptement que la religion telle

que la font les jésuites, est le rebours du sens commun. Il ne leur faut, pour apercevoir cette vérité, qu'une dose de jugement fort ordinaire; il leur faudrait un sens exquis pour séparer eux-mêmes le vrai d'avec le faux; il leur faudrait les connaissances fort étendues qui leur manquent, et des études approfondies auxquelles ils ont rarement le temps de se livrer : ne pouvant donc adopter plus long-temps les maximes dont leur esprit sent trop vivement l'absurdité, ils rejettent à la fois toute cette masse de doctrine qu'ils appelaient leur religion, et que les jésuites avaient cimentée et rendue compacte au point d'en faire un tout lié et inséparable. Les scapulaires, les chapelets, les *angelus*, s'étaient, par une longue habitude, identifiés dans leur tête avec l'existence de Dieu et l'amour du prochain : ils se débarrassent à la fois de tout cela; leur dévotion, leurs croyances, leur foi, leurs amulettes, tout tombe, et que trouve-t-on derrière ? Le déisme presque toujours et l'athéisme quelquefois.

Ainsi, faire une nation mi-partie de béats et d'incrédules, tel est le résultat de l'éducation des jésuites, je dirai presque que tel est le but avoué de leurs efforts. Il me semble qu'ils en

conviennent ouvertement, quand ils prêchent et commentent cette maxime qu'ils prennent au pied de la lettre : *Væ tepidis corde ! Mallem quam frigidus esses.* (Malheur aux tièdes, il vaudrait mieux que vous fussiez froid.)

Ainsi, il faut être impie ou bien intolérant; il faut être violent, sectaire, fanatique, ou bien se livrer à tous les crimes, puisque l'état mitoyen est le pire de tous : que d'hommes cependant, estimables d'ailleurs, qui sont tièdes en religion, qui, scrupuleusement attachés aux principes de l'honneur et de la délicatesse, négligent entièrement les pratiques des jésuites, qui, charitables et humains à l'égard de leurs frères, ne communient pas tous les mois, et ne se flagellent pas avec une discipline! Si vous laissiez ces hommes dans leur état, ils seraient bons citoyens, bons pères, bons fils, sujets fidèles; ils s'estimeraient eux-mêmes, se croiraient bons, et le seraient peut-être : si vous leur persuadez que de tous les états possibles, le leur est le plus mauvais, ils s'empresseront de le quitter, et viendront vous couper le cou pour ne plus être tièdes.

Je reprends un autre raisonnement que j'ai indiqué plus haut. Vous trouvez des gens qui

vous disent : « En vérité, vous vous inquiétez
» de peu de chose ! Vous voyez chez les jésuites
» quelques marmots qui apprennent *musa la*
» *muse*, et jouent à la balle autour de la maison,
» et vous prenez ces polissons pour des cons-
» pirateurs : il faut que vous croyez la France
» bien faible, si vous craignez pour elle de tels
» ennemis ; ils pourront manger ses pommes
» ou tuer à coups de pierres ses pigeons ; mais,
» au nom de Dieu, quel autre mal voulez-vous
» qu'ils lui fassent ? Et comment ne rougissez-
» vous pas de dire que vous avez peur ? » Je vais vous l'expliquer : ces enfans qui ont aujourd'hui dix ou douze ans, s'ils ne meurent pas jeunes, en auront quelque jour quarante ; ils sont aujourd'hui en sixième, ils seront peut-être un jour dans la Chambre des pairs, ou à la tête de nos armées ; ils seront peut-être un jour ministres ou conseillers d'État ; s'ils sont mal dirigés, il y a peut-être en eux de l'étoffe pour faire un Robespierre ou un Catilina ; aujourd'hui on les met en pénitence et on leur donne le fouet : on en a fait autant à Pierre-le-Grand et à Duguesclin ; enfin il y a des gens qui se souviennent d'avoir vu à Brienne un écolier qui jouait comme les autres aux boules

de neige. Il quitta un jour ses plaisirs, et, prenant goût à d'autres divertissemens, il joua pendant plusieurs années avec la vie de quatre-vingt millions d'hommes, avec les couronnes de huit ou dix rois.

Il ne faut pas mépriser les lionceaux, par la raison qu'ils n'ont pas de griffes; il faut au contraire profiter de ce moment pour les prendre et les apprivoiser : on les dresse, on les rend dociles, et lorsque leurs dents ont poussé, on les mène à la guerre. Ils combattent alors pour leur maître, au lieu de dévorer ses troupeaux. En s'y prenant à temps, un nègre emporte aisément dans son sac l'animal qui devait un jour déchirer ses filets, franchir ses fossés et rompre ses dards.

Les jésuites, en matière de religion, exigent la foi implicite. Je leur ai entendu dire ces propres mots: *Dès qu'on examine, on est perdu;* cela veut dire en d'autres termes que la religion ne supporte pas l'examen : il faut qu'ils comptent beaucoup sur la sottise de leurs élèves pour leur donner de semblables principes et pour espérer qu'ils n'en tireront pas des conséquences si directes.

Je leur ai entendu dire *qu'un péché véniel*

doctrine qu'ils nous débitaient en chaire! Singulière, bienséante et convenable doctrine pour des religieux qui passent leur vie à prêcher l'humilité!

La France n'est pas dans un état prospère: nos Chambres s'agitent, nos écrivains se tourmentent, nos ministres suent sang et eau pour en découvrir les causes et pour y trouver des remèdes; pourquoi ne pas s'adresser aux jésuites? On apprendrait d'eux que *la principale cause des maux de la France, c'est l'inobservance du dimanche;* en effet les ouvriers travaillent ce jour-là, et le gouvernement ne les châtie pas: aussi nos manufactures n'ont point de débouchés, aussi il y a cette année un déficit dans les finances. Comment Dieu protégerait-il un peuple qui se rit ainsi de ses commandemens?

Je demande pardon au lecteur de l'entretenir d'aussi inconcevables sottises: il faut bien qu'il sache les choses telles qu'elles sont; d'ailleurs s'il a des enfans à Saint-Acheul, il est juste qu'il connaisse la millième partie des extravagances dont on les étourdit.

CHAPITRE XIV.

PETITS DÉTAILS.

Grande tenue monacale. — Les bottes et l'eau de Cologne mises à l'index. — M. de Bombelles et ses étrennes. — Les encensoirs provisoires. — Portraits pittoresques. — Sujet d'amplification. — Prix de sagesse toujours donné à un imbécile. — Délits anonymes. — Magots de la Chine. — Résultat d'une éducation jésuitique.

L'ÉCRITURE nous apprend que, dans l'autre monde, la vue du bonheur des élus augmentera le supplice des réprouvés; l'expérience nous montre que, dans celui-ci, les hommes sont blessés de ce qui leur rappelle une chose dont ils sont privés; ainsi, la vue d'une campagne où des hommes se promènent en liberté, blesse les prisonniers qui regardent à travers leurs barreaux de fer; le spectacle des plaisirs de la jeunesse blesse les vieillards

qui ne peuvent plus s'y livrer. Les scènes de l'intérieur du sérail font davantage sentir aux muets le malheur de leur condition. C'est la même cause sans doute qui inspire aux moines une si furieuse haine pour les choses auxquelles ils ont renoncé : les jésuites s'emportent sans cesse contre les richesses, l'indépendance d'esprit qu'ils appellent orgueil et insubordination, et les plaisirs de l'amour qu'ils qualifient d'infâmes; il ne faut point s'en étonner, ils ont fait vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et leurs déclamations forcenées ne prouvent pas, selon moi, d'une manière bien péremptoire qu'ils s'applaudissent de ces vœux. Tout ce qui tient au monde, aux femmes, au luxe, aux costumes même, les blesse; ils voudraient voir le genre humain en guimpes ou en calottes.

Tout ce qui nous donnait une apparence monacale les ravissait; ils ont parlé plusieurs fois de nous mettre en soutane : provisoirement, ils nous avaient donné un costume demi-clerc, demi-laïque, une rédingote brune, une culotte brune ou un pantalon brun, et une cravatte brune; afin de mettre de la variété dans le coup-d'œil, chacun avait le droit, s'il

le voulait, de porter noirs ces différens habillemens. Le tailleur et le cordonnier avaient ordre exprès de ne rien livrer qui n'eût le double de la longueur et de la largeur nécessaires; nous sentions le curé à une lieue à la ronde.

Les bottes déplaisaient aux jésuites, comme donnant un air cavalier à ceux qui les portaient. Ils avaient trouvé un moyen commode pour les faire disparaître; ils les prenaient sans rien dire, les coupaient et en faisaient des souliers. Nos cheveux devaient être plats et courts par devant; nous étions bien notés quand nous les portions longs et frisés par derrière. Les miroirs, les pommades, les essences étaient défendus sous peine de confiscation et de punition. M. Guidée, entrant un jour dans une salle d'études et s'apercevant qu'on avait répandu de l'eau de Cologne pour dissiper quelque mauvaise odeur, se prit sur-le-champ le nez avec les deux mains, fit entendre un cri sourd, comme s'il eût été sur le point d'étouffer, et durant quelques minutes éternua et toussa avec un fracas épouvantable; lorsqu'il eut, par ce tapage, distrait chacun de ses études et attiré sur lui tous les regards, il s'écria

d'une voix de stentor: *Ah! fi, cela infecte l'eau de Cologne.* Il fut si satisfait d'avoir rencontré ce mot heureux, que pendant trois jours consécutifs il nous fit des diatribes contre les odeurs, racontant toujours son histoire et répétant: Cela *infectait* l'eau de cologne.

A entendre les jésuites, les bals, les cafés, les spectacles sont des repaires de brigands et des lieux de prostitution; ils en défendent la fréquentation *sous peine de péché mortel.*

Passer sa vie au café, est certainement une pauvre manière d'occuper son temps, mais il me semble que faire preuve de mauvais goût, n'est pas pour cela commettre un crime.

Pour les spectacles, ils prennent beaucoup de temps; je pense donc qu'un homme, accablé d'occupations, ne doit pas les laisser en arrière: mais les gens qui n'ont rien à faire, font mieux peut-être de passer ainsi leur soirée. Il faut en dire autant des bals et distinguer entre l'usage et l'abus, et en général il ne faut pas parler de ce qu'on ne connaît pas: quand on veut raisonner sur des choses qui vous sont tout-à-fait étrangères, on ne peut manquer de tomber dans l'absurde et le ridicule.

Les jésuites ont établi dans la rue Cassette

une maison tenue par un de leurs suppôts, où logent ceux de leurs élèves qui, après avoir quitté Saint-Acheul, ont conservé de *bons sentimens :* on est exclus de cette maison pour avoir été au spectacle.

Les jours où nous allions nous promener hors de Saint-Acheul, on choisissait ce moment pour nous faire réciter le chapelet. Nous le marmottions tout haut, comme à l'ordinaire, à la grande surprise et à la grande édification des passans et des promeneurs.

M. de Bombelles, évêque d'Amiens, vint à Saint-Acheul un jour de l'An pour recevoir nos vœux de bonne année et nous donner nos étrennes. Nous étions tous réunis et nous le saluâmes d'acclamations redoublées : nous l'aimions assez parce qu'il était gai et bienveillant pour nous. Il nous parla, nous souhaita une bonne année, une longue vie, le paradis à la fin de nos jours, et, ce qui nous parut plus important que tout cela, il demanda un congé pour nous aux jésuites réunis autour de lui. De nouvelles acclamations long-temps prolongées accueillirent le mot de congé que nos maîtres ne paraissaient pas trop approuver : enfin, l'un d'eux se leva en nous faisant signe

de nous taire et que nous allions être satisfaits, le calme se rétablit. « Mes chers enfans, nous dit-il alors, Monseigneur a la bonté de demander un congé pour vous, vous aurez beaucoup mieux que cela : il consent, d'après nos instances, à vous donner sa bénédiction. » Nous tombâmes tous à genoux, en maudissant la bénédiction de Monseigneur, et nous n'eûmes pas de lui d'autres étrennes.

Les jours de grandes fêtes, nous faisions des processions de plusieurs heures dans les environs d'Amiens: pour donner plus de pompe à ces cérémonies, on y faisait figurer toutes les chasubles et tous les surplis qu'on pouvait trouver, et on en revêtait ceux d'entre nous qui avaient la taille requise. Si d'autres que les jésuites eussent fait quelque chose de semblable, ceux-ci n'auraient sûrement pas manqué de crier *tolle* sur une si ridicule et si indécente mascarade. Des nuées d'enfans de chœur encensaient et jetaient des fleurs à ces processions, et afin qu'ils ne fussent pas novices et ne commissent pas d'erreurs dans l'exercice de leurs fonctions, on les dressait à ce manége six semaines à l'avance; pendant tout ce temps ils faisaient des évolutions dans la cour et en-

censaient avec des bûches attachées au bout d'une ficelle.

Je n'ai vu nulle part une collection de figures comparables à celles des domestiques de Saint-Acheul dont la plupart étaient frères-servans, c'est-à-dire jésuites subalternes : on aurait dit que saint Ignace avait, comme le roi de l'Écriture, sonné la trompette dans les carrefours pour rassembler les bossus, les boiteux, les borgnes et les galeux ; il n'y en avait pas trois sur dix qui n'eussent quelques difformités hideuses, comme le nez rongé, une descente ou quelque énorme gibbosité. Leur saleté seule égalait leur laideur. C'est l'un de ces aimables personnages qui, dans le mois de mai de l'année 1827, a été accusé et convaincu d'outrages à la pudeur sur une petite fille de quatre ans et demi.

On sera peut-être bien aise de savoir sur quels sujets on exerçait l'imagination des rhétoriciens. Un jour de composition, par exemple, on leur donna pour sujet d'amplification française, une lettre d'une mère à un prêtre pour l'engager à venir confesser sa fille qui allait mourir. . . . .

Les copies sur lesquelles nous écrivions nos

devoirs, devaient être revêtues de certaines lettres initiales; les élèves qui manquaient à cette ingénieuse formalité étaient assez mal vus des professeurs. Nous écrivions en tête de la feuille de papier A. M. D. G., ce qui veut dire : *Ad majorem Dei gloriam*, ou bien J. M. J. Jésus, Marie, Joseph; ou D. O. M., *Deo optimo maximo.* Ces formules de consécration sont, à ce qu'on nous assurait, extrêmement agréables à Dieu.

Ceux qui pendant l'année avaient été bien assidus à observer toutes les pratiques, qui avaient été rampans, espions, plats, cafards, crasseux, qui avaient eu habituellement les mains jointes et la prunelle cachée sous la paupière, qui avaient été fréquemment se confesser et servir la messe, qui, par charité et pour le bien de leurs camarades, s'étaient occupés continuellement à les dénoncer, ceux-là, dis-je, étaient récompensés, dans chaque classe, par deux prix divers, le prix de sagesse et le prix de catéchisme; ce dernier était donné par les maîtres au disciple bien-aimé [1]. L'autre

[1] Les abbés, comme je l'ai dit, acquittent leurs pensions en rapports et en espionnage, et aussi en flatterie et approbations : ils font l'office des claqueurs à l'Opéra

était décerné par les élèves eux-mêmes. Nous nous réunissions tous pour donner nos voix à celui que nous regardions comme le plus dévot, et c'était d'après ces scrutins que le prix était adjugé. Le premier prix de sagesse de la maison, pendant tout le temps que j'y ai été, est constamment tombé sur un imbécile. Le prix de sagesse avait le pas sur celui d'excellence même, pour nous faire bien comprendre que la réunion du talent et du succès n'était rien à côté de la dévotion réunie à l'absurdité.

Les petits profits plaisent aux jésuites, c'est autant de pris sur l'ennemi; ils ne croient pas au-dessous d'eux de grapiller un peu de tout côté, afin d'enrichir Israël des dépouilles de l'Egypte.

Tous les trois mois, on envoyait aux parens des bulletins où figuraient d'un côté la santé et la conduite des élèves, et de l'autre, en regard,

ou des ventrus à la dernière Chambre; toutes les fois qu'un jésuite fait une plaisanterie, quelque absurde qu'elle soit, ils y applaudissent en riant aux éclats. *Tu m'aduli, mà tù mi piace.* Tu me flattes, tu me fais plaisir, disait le pape Jean XXIII à ses vils courtisans. Il ajoutait, ce saint pontife : Je n'ignore pas que tout ce qu'on dit de moi est faux, mais je l'écoute avec plaisir.

les dépenses qu'il fallait payer : on manquait rarement d'ajouter aux dépenses réelles quelques francs additionnels pour carreaux cassés, etc., bien qu'il fût notoire que l'élève n'avait point commis les dégâts qu'on lui faisait supporter. Les jésuites convenaient eux-mêmes de cette pieuse fraude ; ils disaient qu'il fallait bien que quelqu'un payât les délits dont on ignorait l'auteur, et, sous ce prétexte, ils faisaient payer trente ou quarante fois la valeur des délits anonymes.

Ils se chargeaient de payer nos maîtres d'agrément, et leur remettaient à peu près le quart de ce qu'ils exigeaient de nous. Ceux des élèves qui apprenaient le dessin achetaient tous les ans un siége et un porte-dessin : à la fin de l'année ne pouvant emporter ni revendre ces porte-dessins, s'ils revenaient l'année suivante, il fallait les payer de nouveau. Ainsi, il arrivait que le même élève eût dû acheter dix ans de suite le même porte-dessin.

Je pourrais citer vingt faits semblables ; en voilà assez pour faire voir que les jésuites ne se ruinent pas au métier qu'ils exercent.

Autant ils mettaient de petitesse et de parcimonie lorsqu'il s'agissait des biens temporels,

autant ils se montraient grands et généreux dans la distribution des biens spirituels; au point que nous pouvions gagner chaque jour trois au quatre mille ans d'indulgences; on nous en promettait trois jours chaque fois que nous inclinerions la tête en entendant prononcer le saint nom de Jésus ou de Marie. Les gens qui font consister la religion plutôt en œuvres qu'en observances, trouvent cette prodigalité mal placée: cette inclination de tête peut être agréable à Dieu, mais elle n'est pas très-utile aux hommes : elle tire des ames du purgatoire, à la bonne heure, mais elle ne rend point celui qui la fait bon ami ou bon citoyen, et s'il la réitérait trop souvent, il n'en retirerait, devant le monde, d'autre avantage que celui de ressembler à un magot de la Chine.

J'en ai dit assez, et je conclus sur la mysticité, l'exagération et le ridicule de l'éducation jésuitique. On trouvera peut-être que je me suis appesanti sur des détails minutieux, je n'ai pas cru pouvoir autrement donner au lecteur une idée juste de Saint-Acheul; j'en resterai là, et, d'après ce que j'ai dit, je laisserai deviner le reste.

En me résumant, j'ai appris à Saint-Acheul tout ce qu'il faut pour être moine, et rien de ce qui m'aurait servi dans d'autres circonstances; le peu que je sais, je l'ai appris depuis que j'en suis sorti. Avant ce temps, je n'avais pas la moindre idée de notre siècle, non plus que de nos mœurs; ma tête était pleine d'idées monacales sur le monde et sur la race humaine: les mathématiques m'étaient étrangères, parce que les jésuites les détestent et les méprisent: j'étais à mon aise avec des curés, mais je ne savais parler ni à des jeunes gens, ni à des femmes, ni à mes inférieurs, moins encore aux gens qui sont au-dessus de moi. Je me trouvais déplacé partout, parce que tout le monde était entièrement hors du cercle d'idées que je m'étais habitué à parcourir; je ne voyais partout que des impies ou des damnés; je n'avais ni maintien ni contenance: en revanche, je savais parfaitement encenser, jeter des fleurs, sonner les cloches pour toutes les cérémonies, allumer des cierges, les éteindre et servir la messe; je connaissais aussi à fond la théorie des pratiques pieuses, j'aurais pressuré, disséqué un acte de dévotion, de manière à n'y rien laisser de ce qui peut

en être extrait; je savais au juste combien il y a de grâces dans un chapelet et d'indulgences dans un *angelus*. Il m'a fallu des années pour commencer à oublier ce qu'on m'avait appris à Saint-Acheul.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

